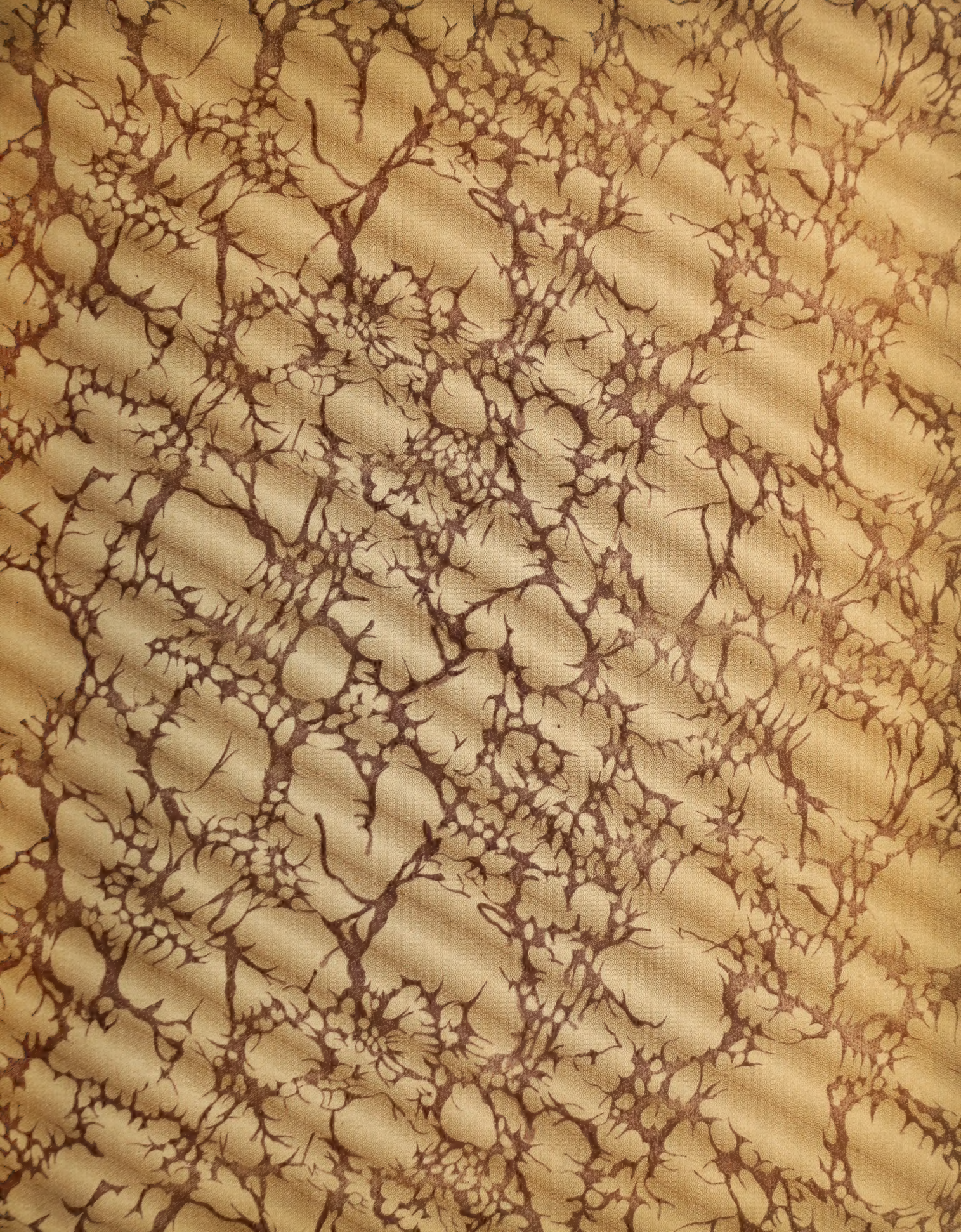
3 1761 09701383 3



Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/discoursdelamth00desc

DISCOVRS DE LA METHODE

POVR BIEN CONDVIRE SA RAISON

ET CHERCHER LA VERITÉ

DANS LES SCIENCES

Arlos
1445 d. 2

DISCOVRS
DE LA METHODE

POVR BIEN CONDVIRE SA RAISON ET CHERCHER LA VERITÉ DANS LES SCIENCES

PAR

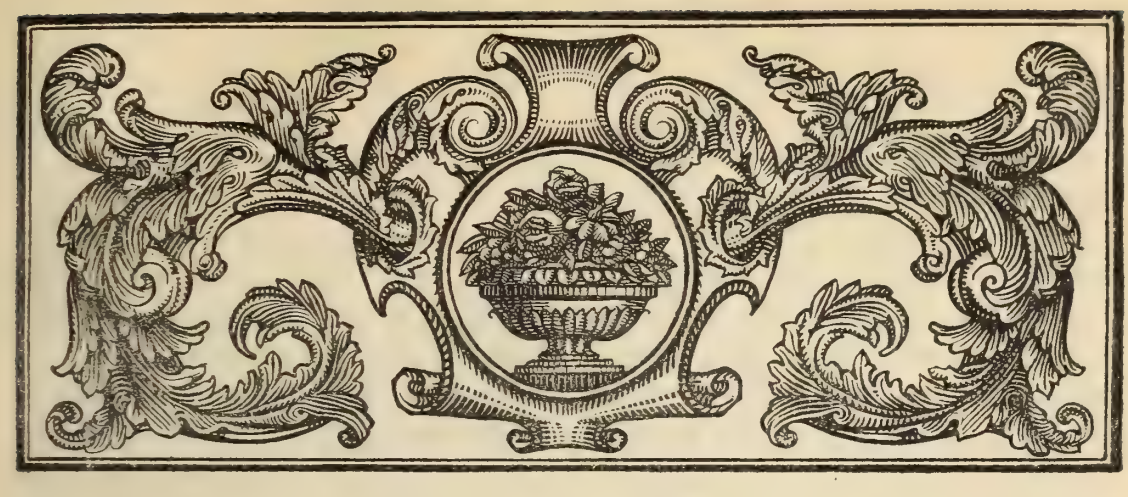
RENÉ DESCARTES

202402
30. 4. 26

PARIS

10, RVE DE L'ODÉON, 10

M . CM . XXI .



SI ce discours semble trop long pour estre tout leu en une fois, on le pourra distinguer en six parties. Et, en la premiere, on trouvera diverses considerations touchant les sciences. En la seconde, les principales regles de la Methode que l'Autheur a cherchée. En la 3, quelques unes de celles de la Morale qu'il a tirée de cete Methode. En la 4, les raisons par lesquelles il prouve l'existence de Dieu & de l'ame humaine, qui sont les fondemens de sa Metaphysique. En la 5, l'ordre des questions de Physique qu'il a cherchées, & particulierement l'explication du mouvement du cœur & de quelques autres difficultez qui appartienent a la Medecine, puis aussy la difference qui est entre nostre ame & celle des bestes. Et en la derniere, quelles choses il croit estre requises pour aller plus avant en la recherche de la Nature qu'il n'a esté, & quelles raisons l'ont fait escrire.

PREMIÈRE PARTIE

LE bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chascun pense en estre si bien pourvû, que ceux mesme qui sont les plus difficiles a contenter en toute autre chose, n'ont point coustume d'en desirer plus qu'ils en ont. En quoy il n'est pas vraysemblable que tous se trompent ; mais plutost cela tesmoigne que la puissance de bien juger, & distinguer le vray d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement esgale en tous les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que

nous conduisons nos pensées par diverses voyes, & ne considerons pas les mesmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes ames sont capables des plus grans vices, aussy bien que des plus grandes vertus ; et ceux qui ne marchent que fort lentement, peuvent avancer beaucoup d'avantage, s'ils suivent tousjours le droit chemin, que ne font ceux qui courent, & qui s'en esloignent.

Pour moy, je n'ay jamais presumé que mon esprit fust en rien plus parfait que ceux du commun ; mesme j'ay souvent souhaité d'avoir la pensée aussy prompte, ou l'imagination aussy nette & distincte, ou la memoire aussy ample, ou aussy presente, que quelques autres. Et je ne sçache point de qualitez que celles cy, qui servent a la perfection de l'esprit : car pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes, & nous distingue des bestes, je veux croyre qu'elle est toute entiere en un chascun, & suivre en cecy l'opinion commune des Philosophes, qui disent qu'il n'y a du plus & du moins qu'entre les *accidens,* & non point entre les *formes,* ou nature, des *individus* d'une mesme *espece.*

Mais je ne craindray pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur, de m'estre rencontré dés ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considerations & des maximes, dont j'ay formé une Methode, par laquelle il me semble que j'ay moyen d'augmenter par degrez ma connoissance, & de l'eslever peu a peu au plus haut point, auquel la mediocrité de mon esprit & la courte durée de ma vie luy pourront permettre d'atteindre. Car j'en ay desja recueilly de tels fruits, qu'encore qu'aux jugemens que je fais de moymesme, je tasche tousjours de pencher vers le costé de la defiance, plustost que vers celuy de la presomption ; & que, regardant d'un œil de Philosophe les diverses actions & entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine & inutile ; je ne laisse pas de recevoir une extreme satisfaction du progrés que je pense avoir desja fait en la recherche de la verité, & de concevoir de telles esperances pour l'avenir, que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne & importante, j'ose croyre que c'est celle que j'ay choisie.

Toutefois il se peut faire que je me trompe, & ce n'est peut-estre qu'un peu de cuivre & de verre que je prens pour de l'or & des diamans. Je sçay combien nous sommes sujets a nous méprendre en ce qui nous touche, & combien aussy les jugemens de nos amis nous doivent estre suspects, lorsqu'ils sont en nostre faveur. Mais je seray bien ayse de faire voir, en ce discours, quels sont les chemins que j'ay suivis, & d'y representer ma vie comme en un tableau, affin que chascun en puisse juger, & qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'adjousteray a ceux dont j'ay coustume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner icy la Methode que chascun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ay tasché de conduire la miene. Ceux qui se meslent de donner des preceptes, se doivent estimer plus habiles que ceux ausquels ils les donnent ; & s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blasmables. Mais, ne proposant cet escrit que comme une histoire, ou, si vous l'aymez mieux, que comme une fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peutestre aussy plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espere qu'il sera utile a quelques uns, sans estre nuisible a personne, & que tous me sçauront gré de ma franchise.

J'ay esté nourri aux lettres dés mon enfance, & pource qu'on me persuadoit que, par leur moyen, on pouvoit acquerir une connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile a la vie, j'avois un extreme desir de les apprendre. Mais sitost que j'eu achevé tout ce cours d'estudes, au bout duquel on a coustume d'estre receu au rang des doctes, je changeay entierement d'opinion. Car je me trouvois embarassé de tant de doutes & d'erreurs, qu'il me sembloit n'avoir fait autre profit, en taschant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de plus en plus mon ignorance. Et neanmoins j'estois en l'une des plus celebres escholes de l'Europe, où je pensois qu'il devoit y avoir de sçavans hommes, s'il y en avoit en aucun endroit de la terre. J'y avois appris tout ce que les autres y apprenoient; & mesme, ne m'estant pas contenté des sciences qu'on nous enseignoit, j'avois parcouru tous les livres, traitans

de celles qu'on estime les plus curieuses & les plus rares, qui avoient pû tomber entre mes mains. Avec cela, je sçavois les jugemens que les autres faisoient de moy; & je ne voyois point qu'on m'estimast inferieur a mes condisciples, bien qu'il y en eust desja entre eux quelques uns, qu'on destinoit a remplir les places de nos maistres. Et enfin nostre siecle me sembloit aussy fleurissant, & aussy fertile en bons esprits, qu'ait esté aucun des precedens. Ce qui me faisoit prendre la liberté de juger par moy de tous les autres, & de penser qu'il n'y avoit aucune doctrine dans le monde, qui fust telle qu'on m'avoit auparavant fait esperer.

Je ne laissois pas toutefois d'estimer les exercices, ausquels on s'occupe dans les escholes. Je sçavois que les langues, qu'on y apprent, sont necessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables resveille l'esprit; que les actions memorables des histoires le relevent, & qu'estant leuës avec discretion, elles aydent a former le jugement; que la lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus honnestes gens des siecles passez, qui en ont esté les autheurs, & mesme une conversation estudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'Eloquence a des forces & des beautez incomparables; que la Poësie a des delicatesses & des douceurs tres ravissantes; que les Mathematiques ont des inventions tres subtiles, & qui peuvent beaucoup servir, tant a contenter les curieux, qu'a faciliter tous les arts, & diminuer le travail des hommes; que les escris qui traitent des meurs contienent plusieurs enseignemens, & plusieurs exhortations a la vertu qui sont fort utiles; que la Theologie enseigne a gaigner le ciel; que la Philosophie donne moyen de parler vraysemblablement de toutes choses, & se faire admirer des moins sçavans; que la Jurisprudence, la Medecine & les autres sciences apportent des honneurs & des richesses a ceux qui les cultivent; et enfin, qu'il est bon de les avoir toutes examinées, mesme les plus superstitieuses & les plus fausses, affin de connoistre leur juste valeur, & se garder d'en estre trompé.

Mais je croyois avoir desja donné assez de tems aux langues, & mesme aussy a la lecture des livres anciens, & a leurs histoires, & a leurs fables. Car c'est quasi le mesme de converser avec ceux

des autres siecles, que de voyasger. Il est bon de sçavoir quelque chose des meurs de divers peuples, affin de juger des nostres plus sainement, & que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, & contre raison, ainsi qu'ont coustume de faire ceux qui n'ont rien vû. Mais lorsqu'on employe trop de tems a voyasger, on devient enfin estranger en son païs; & lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passez, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en cetuycy. Outre que les fables font imaginer plusieurs evenemens comme possibles qui ne le sont point; et que mesme les histoires les plus fideles, si elles ne changent ny n'augmentent la valeur des choses, pour les rendre plus dignes d'estre leuës, au moins en omettent elles presque tousjours les plus basses & moins illustres circonstances : d'où vient que le reste ne paroist pas tel qu'il est, & que ceux qui reglent leurs meurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets a tomber dans les extravagances des Paladins de nos romans, & a concevoir des desseins qui passent leurs forces.

J'estimois fort l'Eloquence, & j'estois amoureux de la Poësie; mais je pensois que l'une & l'autre estoient des dons de l'esprit, plutost que des fruits de l'estude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, & qui digerent le mieux leurs pensées, affin de les rendre claires & intelligibles, peuvent tousjours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas Breton, & qu'ils n'eussent jamais apris de Rhetorique. Et ceux qui ont les inventions les plus agreables, & qui les sçavent exprimer avec le plus d'ornement & de douceur, ne lairroient pas d'estre les meilleurs Poëtes, encore que l'art Poëtique leur fust inconnu.

Je me plaisois sur tout aux Mathematiques, a cause de la certitude & de l'evidence de leurs raisons ; mais je ne remarquois point encore leur vray usage, & pensant qu'elles ne servoient qu'aux Arts Mechaniques, je m'estonnois de ce que, leurs fondemens estans si fermes & si solides, on n'avoit rien basti dessus de plus relevé. Comme, au contraire, je comparois les escris des anciens payens, qui traitent des meurs, à des palais fort superbes & fort magnifiques, qui n'estoient bastis que sur du sable & sur de la bouë. Ils eslevent fort haut les vertus, & les font paroistre esti-

mables par dessus toutes les choses qui sont au monde; mais ils n'enseignent pas assez a les connoistre, & souvent ce qu'ils appelent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un desespoir, ou un parricide.

Je reverois nostre Theologie, & pretendois, autant qu'aucun autre, a gaigner le ciel; mais ayant apris, comme chose tres assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorans qu'aux plus doctes, & que les veritez revelées, qui y conduisent, sont au dessus de nostre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la foiblesse de mes raisonnemens, & je pensois que, pour entreprendre de les examiner & y reussir, il estoit besoin d'avoir quelque extraordinaire assistence du ciel, & d'estre plus qu'homme.

Je ne diray rien de la Philosophie, sinon que, voyant qu'elle a esté cultivée par les plus excellens esprits qui ayent vescu depuis plusieurs siecles, & que neanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, & par consequent qui ne soit douteuse, je n'avois point assés de presomption pour esperer d'y rencontrer mieux que les autres ; et que, considerant combien il peut y avoir de diverses opinions, touchant une mesme matiere, qui soient soustenuës par des gens doctes, sans qu'il en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraye, je reputois presque pour faux tout ce qui n'estoit que vraysemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la Philosophie, je jugeois qu'on ne pouvoit avoir rien basti, qui fust solide, sur des fondemens si peu fermes. Et ny l'honneur, ny le gain qu'elles promettent, n'estoient suffisans pour me convier a les apprendre; car je ne me sentois point, graces a Dieu, de condition qui m'obligeast a faire un mestier de la science, pour le soulagement de ma fortune; et quoy que je ne fisse pas profession de mespriser la gloire en Cynique, je faisois neanmoins fort peu d'estat de celle que je n'esperois point pouvoir acquerir qu'a faux titres. Et enfin, pour les mauvaises doctrines, je pensois desja connoistre assés ce qu'elles valoient, pour n'estre plus sujet a estre trompé, ny par les promesses d'un Alchemiste, ny par les predictions d'un Astrologue, ny par les impostures d'un Magicien, ny par les artifices ou la venterie d'aucun de ceux qui font profession de sçavoir plus qu'ils ne sçavent.

C'est pourquoy, sitost que l'aage me permit de sortir de la sujetion de mes Precepteurs, je quittay entierement l'estude des lettres. Et me resolvant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourroit trouver en moymesme, ou bien dans le grand livre du monde, j'employay le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours & des armées, à frequenter des gens de diverses humeurs & conditions, à recueillir diverses experiences, à m'esprouver moymesme dans les rencontres que la fortune me proposoit, & partout à faire telle reflexion sur les choses qui se presentoient, que j'en pûsse tirer quelque profit. Car il me sembloit que je pourrois rencontrer beaucoup plus de verité dans les raisonnemens que chascun fait, touchant les affaires qui luy importent, & dont l'evenement le doit punir bientost aprés, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des speculations qui ne produisent aucun effect, & qui ne luy sont d'autre consequence, sinon que peutestre il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus esloignées du sens commun, a cause qu'il aura deu employer d'autant plus d'esprit & d'artifice à tascher de les rendre vraysemblables. Et j'avois tousjours un extreme desir d'apprendre a distinguer le vray d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, & marcher avec assurance en cete vie.

Il est vray que, pendant que je ne faisois que considerer les meurs des autres hommes, je n'y trouvois gueres de quoy m'assurer, & que j'y remarquois quasi autant de diversité que j'avois fait auparavant entre les opinions des Philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirois, estoit que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes & ridicules, ne laissent pas d'estre communement receuës & approuvées par d'autres grans peuples, j'apprenois a ne rien croyre trop fermement de ce qui ne m'avoit esté persuadé que par l'exemple & par la coustume ; et ainsi je me delivrois peu a peu de beaucoup d'erreurs, qui peuvent offusquer nostre lumiere naturelle, & nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais aprés que j'eu employé quelques années a estudier ainsi dans le livre du monde, & a tascher d'acquerir quelque experience, je pris un jour resolution d'estudier aussy en moymesme, & d'employer

toutes les forces de mon esprit a choysir les chemins que je devois suivre. Ce qui me reussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais esloigné, ny de mon païs, ny de mes livres.

SECONDE PARTIE

J'étois alors en Allemaigne, ou l'occasion des guerres qui n'y sont pas encore finies m'avoit appelé; & comme je retournois du couronnement de l'Empereur vers l'armée, le commencement de l'hyver m'aresta en un quartier, ou ne trouvant aucune conversation qui me divertist, & n'ayant d'ailleurs, par bonheur, aucuns soins ni passions qui me troublassent, je demeurois tout le jour enfermé seul dans un poësle, ou j'avois tout loysir de m'entretenir de mes pensées. Entre lesquelles, l'une des premieres fut que je m'avisay de considerer, que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composez de plusieurs pieces, & faits de la main de divers maistres, qu'en ceux ausquels un seul a travaillé. Ainsi voit on que les bastimens qu'un seul Architecte a entrepris & achevez, ont coustume d'estre plus beaux & mieux ordonnez, que ceux que plusieurs ont tasché de racommoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avoient esté basties a d'autres fins. Ainsi ces ancienes citez, qui, n'ayant esté au commencement que des bourgades, sont devenuës, par succession de tems, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au pris de ces places regulieres qu'un Ingenieur trace a sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considerant leurs edifices chascun a part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, a voir comme ils sont arrangez, icy un grand, là un petit, & comme ils rendent les rues courbées et inesgales, on diroit que c'est plutost la fortune, que la volonté de quelques hommes usans de raison, qui les a ainsi disposez. Et si on considere qu'il y a eu neanmoins de tout tems quelques officiers, qui ont eu charge de prendre garde aux bastimens des particuliers, pour les faire servir a l'ornement du public, on connoistra bien qu'il est malaysé, en ne travaillant que sur les ouvrages d'autruy, de faire des choses fort accomplies. Ainsi je m'imaginay que les peuples qui, ayant esté autrefois demi sauvages, & ne s'estant civilisez que peu a peu, n'ont fait leurs loix qu'a mesure que l'incommodité des crimes & des querelles les y a contrains, ne sçauroient

estre si bien policez que ceux qui, dés le commencement qu'ils se sont assemblez, ont observé les constitutions de quelque prudent Legislateur. Comme il est bien certain que l'Estat de la vraye Religion, dont Dieu seul a fait les ordonnances, doit estre incomparablement mieux reglé que tous les autres. Et pour parler des choses humaines, je croy que, si Sparte a esté autrefois tres florissante, ce n'a pas esté à cause de la bonté de chascune de ses loix en particulier, vû que plusieurs estoient fort estranges, & mesme contraires aux bonnes meurs, mais à cause que, n'ayant esté inventées que par un seul, elles tendoient toutes à mesme fin. Et ainsi je pensay que les sciences des livres, (au moins celles dont les raisons ne sont que probables, & qui n'ont aucunes demonstrations,) s'estant composées et grossies peu à peu des opinions de plusieurs diverses personnes, ne sont point si approchantes de la verité, que les simples raisonnemens que peut faire naturellement un homme de bon sens touchant les choses qui se presentent. Et ainsi encore je pensay que, pource que nous avons tous esté enfans avant que d'estre hommes, & qu'il nous a fallu long tems estre gouvernez par nos appetis & nos Precepteurs, (qui estoient souvent contraires les uns aux autres, & qui, ny les uns ny les autres, ne nous conseilloient peutestre pas tousjours le meilleur,) il est presqu'impossible que nos jugemens soient si purs, ny si solides qu'ils auroient esté, si nous avions eu l'usage entier de nostre raison dés le point de nostre naissance, & que nous n'eussions jamais esté conduits que par elle.

Il est vray que nous ne voyons point qu'on jette par terre toutes les maisons d'une ville, pour le seul dessein de les refaire d'autre façon, & d'en rendre les ruës plus belles ; mais on voit bien que plusieurs font abatre les leurs pour les rebastir, & que mesme quelquefois ils y sont contrains, quand elles sont en danger de tomber d'elles mesmes, & que les fondemens n'en sont pas bien fermes. A l'exemple de quoy je me persuaday, qu'il n'y auroit veritablement point d'apparence qu'un particulier fist dessein de reformer un Estat, en y changeant tout dés les fondemens, & en le renversant pour le redresser ; ny mesme aussy de reformer le cors des sciences, ou l'ordre establi dans les escholes pour les enseigner. Mais que, pour toutes les opinions que j'avois receuës

jusques alors en ma creance, je ne pouvois mieux faire que d'entreprendre, une bonne fois, de les en oster, affin d'y en remettre par aprés, ou d'autres meilleures, ou bien les mesmes, lorsque je les aurois ajustées au niveau de la raison. Et je creu fermement que, par ce moyen, je reussirois à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bastissois que sur de vieux fondemens, & que je ne m'appuiasse que sur les principes que je m'estois laissé persuader en ma jeunesse, sans avoir jamais examiné s'ils estoient vrais. Car, bien que je remarquasse en cecy diverses difficultez, elles n'estoient point toutefois sans remede, ny comparables à celles qui se trouvent en la reformation des moindres choses qui touchent le public. Ces grans cors sont trop malaysez à relever, estant abatus, ou mesme à retenir, estant esbranslez, & leurs cheutes ne peuvent estre que tres rudes. Puis, pour leurs imperfections, s'ils en ont, comme la seule diversité qui est entre eux suffit pour assurer que plusieurs en ont, l'usage les a sans doute fort adoucies; & mesme il en a evité ou corrigé insensiblement quantité, ausquelles on ne pourroit si bien pourvoir par prudence. Et enfin, elles sont quasi tousjours plus supportables que ne seroit leur changement, en mesme façon que les grans chemins, qui tournoyent entre des montaignes, devienent peu à peu si unis & si commodes, à force d'estre frequentez, qu'il est beaucoup meilleur de les suivre, que d'entreprendre d'aller plus droit, en grimpant au dessus des rochers, & descendant jusques au bas des precipices.

C'est pourquoy je ne sçaurois aucunement approuver ces humeurs brouillonnes & inquietes, qui, n'estant appelez, ny par leur naissance, ny par leur fortune, au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire tousjours, en Idée, quelque nouvelle reformation. Et si je pensois qu'il y eust la moindre chose en cet escrit, par laquelle on me pûst soupçonner de cete folie, je serois tres marry de souffrir qu'il fust publié. Jamais mon dessein ne s'est estendu plus avant que de tascher à reformer mes propres pensées, & de bastir dans un fons qui est tout à moy. Que si, mon ouvrage m'ayant assez pleu, je vous en fais voir icy le modelle, ce n'est pas, pour cela, que je veuille conseiller à personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux partagez de ses graces, auront peutestre des desseins plus relevez, mais je crains bien

que cetuy-cy ne soit desja que trop hardi pour plusieurs. La seule resolution de se défaire de toutes les opinions qu'on a receuës auparavant en sa creance, n'est pas un exemple que chascun doive suivre. Et le monde n'est quasi composé que de deux sortes d'esprits ausquels il ne convient aucunement. A sçavoir, de ceux qui, se croyans plus habiles qu'ils ne sont, ne se peuvent empescher de precipiter leurs jugemens, ny avoir assez de patience pour conduire par ordre toutes leurs pensées : d'où vient que, s'ils avoient une fois pris la liberté de douter des principes qu'ils ont receus, & de s'escarter du chemin commun, jamais ils ne pourroient tenir le sentier qu'il faut prendre pour aller plus droit, & demeureroient esgarez toute leur vie. Puis, de ceux qui, ayant assez de raison, ou de modestie, pour juger qu'ils sont moins capables de distinguer le vray d'avec le faux que quelques autres par lesquels ils peuvent estre instruits, doivent bien plutost se contenter de suivre les opinions de ces autres, qu'en chercher eux mesmes de meilleures.

Et pour moy, j'aurois esté sans doute du nombre de ces derniers, si je n'avois jamais eu qu'un seul maistre, ou que je n'eusse point sceu les differences qui ont esté de tout tems entre les opinions des plus doctes. Mais ayant appris, dés le College, qu'on ne sçauroit rien imaginer de si estrange & si peu croyable, qu'il n'ait esté dit par quelqu'un des Philosophes. Et depuis, en voyasgeant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentimens fort contraires aux nostres, ne sont pas, pour cela, barbares ny sauvages, mais que plusieurs usent, autant ou plus que nous, de raison; & ayant consideré combien un mesme homme, avec son mesme esprit, estant norri dés son enfance entre des François ou des Allemans, devient different de ce qu'il seroit, s'il avoit tousjours vescu entre des Chinois ou des Canibales; et comment jusques aux modes de nos habits, la mesme chose qui nous a plû il y a dix ans & qui nous plaira peutestre encore avant dix ans, nous semble maintenant extravagante & ridicule : en sorte que c'est bien plus la coustume & l'exemple qui nous persuade, qu'aucune connoissance certaine, & que neanmoins la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien, pour les veritez un peu malaysées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraysemblable qu'un homme

seul les ait rencontrées que tout un peuple : Je ne pouvois choisir personne dont les opinions me semblassent devoir estre préferées à celles des autres, & je me trouvay comme contraint d'entreprendre moymesme de me conduire.

Mais, comme un homme qui marche seul & dans les tenebres, je me resolu d'aller si lentement, & d'user de tant de circonspection en toutes choses, que, si je n'avançois que fort peu, je me garderois bien, au moins, de tomber. Mesme je ne voulu point commencer a rejetter tout à fait aucune des opinions, qui s'estoient pû glisser autrefois en ma creance sans y avoir esté introduites par la raison, que je n'eusse auparavant employé assez de tems à faire le projet de l'ouvrage que j'entreprenois, & à chercher la vraye Methode pour parvenir à la connoissance de toutes les choses dont mon esprit seroit capable.

J'avois un peu estudié, estant plus jeune, entre les parties de la Philosophie, à la Logique, & entre les Mathematiques, à l'Analyse des Geometres & à l'Algèbre, trois ars ou sciences qui sembloient devoir contribuër quelque chose à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la Logique, ses syllogismes & la pluspart de ses autres instructions servent plutost à expliquer à autruy les choses qu'on sçait, ou mesme, comme l'art de Lulle, à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre. Et bien que elle contiene, en effect, beaucoup de preceptes tres vrais & tres bons, il y en a toutefois tant d'autres, meslez parmi, qui sont ou nuisibles ou superflus, qu'il est presque aussy malaysé de les en separer, que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché. Puis, pour l'Analyse des anciens & l'Algebre des modernes, outre qu'elles ne s'estendent qu'à des matieres fort abstractes, & qui ne semblent d'aucun usage, la premiere est tousjours si astrainte à la consideration des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination, & on s'est tellement assujeti, en la derniere, a certaines reigles & à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus & obscur, qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause que je pensay qu'il falloit chercher quelque autre Methode, qui, comprenant les avantages de ces trois, fust exempte de leurs defaux. Et comme la multitude des loix four-

nist souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Estat est bien mieux reiglé, lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort estroitement observées : ainsi, au lieu de ce grand nombre de preceptes dont la Logique est composée, je creu que j'aurois assez des quatre suivans, pourvû que je prisse une ferme & constante resolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier estoit de ne recevoir jamais aucune chose pour vraye, que je ne la connusse evidemment estre telle : c'est à dire, d'eviter soigneusement la Precipitation, & la Prevention; & de ne comprendre rien de plus en mes jugemens, que ce qui se presenteroit si clairement & si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chascune des difficultez que j'examinois en autant de parcelles qu'il se pourroit, & qu'il seroit requis pour les mieux resoudre.

Le troisiesme, de conduire par ordre mes pensées, en commenceant par les objets les plus simples & les plus aysez a connoistre, pour monter peu à peu, comme par degrez, jusques à la connoissance des plus composez. Et supposant mesme de l'ordre entre ceux qui ne se precedent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des denombremens si entiers, & des reveuës si generales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaisnes de raisons, toutes simples & faciles, dont les Geometres ont coustume de se servir, pour parvenir à leurs plus difficiles demonstrations, m'avoient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connoissance des hommes s'entresuivent en mesme façon, & que, pourvû seulement qu'on s'abstiene d'en recevoir aucune pour vraye qui ne le soit, & qu'on garde tousjours l'ordre qu'il faut pour les deduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si esloignées ausquelles enfin on ne parviene, ny de si cachées qu'on ne découvre. Et je ne fus pas beaucoup en peine de chercher par lesquelles il estoit besoin de commencer : car je sçavois desja que c'estoit par les plus simples & les plus aysées à connoistre; & considerant qu'entre tous ceux qui ont cy devant recherché la verité dans les sciences, il n'y a eu que les seuls Mathematiciens qui ont pû trouver

quelques demonstrations, c'est à dire quelques raisons certaines & evidentes, je ne doutois point que ce ne fust par les mesmes qu'ils ont examinées; bien que je n'en esperasse aucune autre utilité, sinon qu'elles accoustumeroient mon esprit à se repaistre de veritez, & ne se contenter point de fausses raisons. Mais je n'eu pas dessein, pour cela, de tascher d'apprendre toutes ces sciences particulieres qu'on nomme communement Mathematiques; & voyant qu'encore que leurs objets soient differens, elles ne laissent pas de s'accorder toutes, en ce qu'elles n'y considerent autre chose que les divers rapports ou proportions qui s'y trouvent, je pensay qu'il valoit mieux que j'examinasse seulement ces proportions en general, & sans les supposer que dans les sujets qui serviroient à m'en rendre la connoissance plus aysée; mesme aussy sans les y astreindre aucunement, affin de les pouvoir d'autant mieux appliquer aprés à tous les autres ausquels elles conviendroient. Puis, ayant pris garde que, pour les connoistre, j'aurois quelquefois besoin de les considerer chascune en particulier, & quelquefois seulement de les retenir, ou de les comprendre plusieurs ensemble: je pensay que, pour les considerer mieux en particulier, je les devois supposer en des lignes, à cause que je ne trouvois rien de plus simple, ny que je pûsse plus distinctement representer à mon imagination & à mes sens; mais que, pour les retenir, ou les comprendre plusieurs ensemble, il falloit que je les expliquasse par quelques chiffres, les plus courts qu'il seroit possible; & que, par ce moyen, j'emprunterois tout le meilleur de l'Analyse Geometrique & de l'Algebre, & corrigerois tous les defaus de l'une par l'autre.

Comme, en effect, j'ose dire que l'exacte observation de ce peu de preceptes que j'avois choisis me donna telle facilité à demesler toutes les questions ausquelles ces deux sciences s'estendent, qu'en deux ou trois mois que j'employay à les examiner, ayant commencé par les plus simples & plus generales, & chasque verité que je trouvois estant une reigle qui me servoit aprés à en trouver d'autres, non seulement je vins à bout de plusieurs que j'avois jugées autrefois tres difficiles, mais il me sembla aussy, vers la fin, que je pouvois determiner, en celles mesme que j'ignorois, par quels moyens, & jusques où, il estoit possible de les resoudre. En quoy je ne vous

paroistray peutestre pas estre fort vain, si vous considerez que, n'y ayant qu'une verité de chasque chose, quiconque la trouve en sçait autant qu'on en peut sçavoir. Et que, par exemple, un enfant instruit en l'Arithmetique, ayant fait une addition suivant ses reigles, se peut assurer d'avoir trouvé, touchant la somme qu'il examinoit, tout ce que l'esprit humain sçauroit trouver. Car enfin la Methode qui enseigne à suivre le vray ordre, & à denombrer exactement toutes les circonstances de ce qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la certitude aux reigles d'Arithmetique.

Mais ce qui me contentoit le plus de cete Methode, estoit que, par elle, j'estois assuré d'user en tout de ma raison, sinon parfaitement, au moins le mieux qui fust en mon pouvoir; outre que je sentois, en la prattiquant, que mon esprit s'accoutumoit peu à peu à concevoir plus netement & plus distinctement ses objets, & que, ne l'ayant point assujettie à aucune matiere particuliere, je me promettois de l'appliquer aussy utilement aux difficultez des autres sciences, que j'avois fait à celles de l'Algebre. Non que, pour cela, j'osasse entreprendre d'abord d'examiner toutes celles qui se presenteroient, car cela mesme eust esté contraire à l'ordre qu'elle prescrit. Mais, ayant pris garde que leurs principes devoient tous estre empruntez de la Philosophie, en laquelle je n'en trouvois point encore de certains, je pensay qu'il faloit, avant tout, que je taschasse d'y en establir; & que, cela estant la chose du monde la plus importante, & où la Precipitation & la Prevention estoient le plus à craindre, je ne devois point entreprendre d'en venir à bout, que je n'eusse attaint un aage bien plus meur que celuy de vingt trois ans, que j'avois alors; & que je n'eusse, auparavant, employé beaucoup de tems à m'y preparer, tant en deracinant de mon esprit toutes les mauvaises opinions que j'y avois receuës avant ce tems là, qu'en faisant amas de plusieurs experiences, pour estre aprés la matiere de mes raisonnemens, & en m'exerceant tousjours en la Methode que je m'estois prescrite, affin de m'y affermir de plus en plus.

TROISIÈME PARTIE

Et enfin, comme ce n'est pas assez, avant de commencer à rebastir le logis où on demeure, que de l'abattre, & de faire provision de materiaux & d'Architectes, ou s'exercer soymesme à l'Ar-

chitecture, &, outre cela, d'en avoir soigneusement tracé le dessein; mais qu'il faut aussy s'estre pourvû de quelque autre, où on puisse estre logé commodement pendant le tems qu'on y travaillera. Ainsi, affin que je ne demeurasse point irresolu en mes actions, pendant que la raison m'obligeroit de l'estre en mes jugemens, & que je ne laissasse pas de vivre dés lors le plus heureusement que je pourrois, je me formay une morale par provision, qui ne consistoit qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La premiere estoit d'obeir aux lois & aux coustumes de mon païs, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grace d'estre instruit dés mon enfance, & me gouvernant, en toute autre chose, suivant les opinions les plus moderées, & les plus esloignées de l'excés, qui fussent communement receuës en pratique par les mieux sensez de ceux avec lesquels j'aurois à vivre. Car commenceant dés lors à ne conter pour rien les mienes propres, à cause que je les voulois remettre toutes à l'examen, j'estois assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensez. Et encore qu'il y en ait peutestre d'aussy bien sensez parmi les Perses ou les Chinois que parmi nous, il me sembloit que le plus utile estoit de me regler selon ceux avec lesquels j'aurois à vivre; & que, pour sçavoir quelles estoient veritablement leurs opinions, je devois plutost prendre garde à ce qu'ils prattiquoient qu'à ce qu'ils disoient; non seulement à cause qu'en la corruption de nos mœurs il y a peu de gens qui veuillent dire tout ce qu'ils croyent, mais aussy à cause que plusieurs l'ignorent eux mesmes; car l'action de la pensée par laquelle on croit une chose, estant differente de celle par laquelle on connoist qu'on la croit, elles sont souvent l'une sans l'autre. Et entre plusieurs opinions esgalement reçeuës, je ne choisissois que les plus moderées; tant à cause que ce sont tousjours les plus commodes pour la prattique, & vraysemblablement les meilleures, tous excés ayant coustume d'estre mauvais; comme aussy affin de me détourner moins du vraÿ chemin, en cas que je faillisse, que si, ayant choisi l'un des extremes, c'eust esté l'autre qu'il eust fallu suivre. Et, particulierement, je mettois entre les excés toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté. Non que je desaprouvasse les lois qui, pour remedier à l'inconstance des esprits foibles, permettent, lorsqu'on

a quelque bon dessein, ou mesme, pour la seureté du commerce, quelque dessein qui n'est qu'indifferent, qu'on face des vœux ou des contrats qui obligent à y perseverer. Mais à cause que je ne voyois au monde aucune chose qui demeurast tousjours en mesme estat, & que, pour mon particulier, je me promettois de perfectionner de plus en plus mes jugemens, & non point de les rendre pires, j'eusse pensé commettre une grande faute contre le bon sens, si, pource que j'approuvois alors quelque chose, je me fusse obligé de la prendre pour bonne encore aprés, lorsqu'elle auroit peutestre cessé de l'estre, ou que j'aurois cessé de l'estimer telle.

Ma seconde maxime estoit d'estre le plus ferme & le plus resolu en mes actions que je pourrois, & de ne suivre pas moins constanment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serois une fois determiné, que si elles eussent esté tres assurées. Imitant en cecy les voyasgeurs qui, se trouvant esgarez en quelque forest, ne doivent pas errer en tournoyant, tantost d'un costé, tantost d'un autre, ny encore moins s'arester en une place, mais marcher tousjours le plus droit qu'ils peuvent vers un mesme costé, & ne le changer point pour de foibles raisons, encore que ce n'ait peutestre esté au commencement que le hasard seul qui les ait determinez à le choisir : car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils desirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraysemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forest. Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souvent aucun delay, c'est une verité très certaine que, lorsqu'il n'est pas en nostre pouvoir de discerner les plus vrayes opinions, nous devons suivre les plus probables. Et mesme qu'encore que nous ne remarquions point d'avantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons neanmoins nous determiner à quelques unes, & les considerer aprés non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent à la prattique, mais comme tres vrayes & tres certaines, à cause que la raison qui nous y a fait determiner se trouve telle. Et cecy fut capable dés lors de me delivrer de tous les repentirs & les remors, qui ont coustume d'agiter les consciences de ces espris foibles & chancelans, qui se laissent aller inconstanment à prattiquer, comme bonnes, les choses qu'ils jugent aprés estre mauvaises.

Ma troisiesme maxime estoit de tascher tousjours plutost à

me vaincre que la fortune, & à changer mes desirs que l'ordre du monde. Et generalement de m'accoustumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entierement en nostre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'aprés que nous avons fait nostre mieux, touchant les choses qui nous sont exterieures, tout ce qui manque de nous reussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et cecy seul me sembloit estre suffisant pour m'empescher de rien desirer à l'avenir que je n'acquisse, & ainsi pour me rendre content. Car nostre volonté ne se portant naturellement à desirer que les choses que nostre entendement luy represente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considerons tous les biens qui sont hors de nous comme esgalement esloignez de nostre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent estre deus a nostre naissance, lorsque nous en serons privez sans nostre faute, que nous avons de ne posseder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique; & que faisant, comme on dit, de necessité vertu, nous ne desirerons pas d'avantage d'estre sains, estant malades, ou d'estre libres, estant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des cors d'une matiere aussy peu corruptible que les diamans, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. Mais j'avouë qu'il est besoin d'un long exercice, & d'une meditation souvent reïterée, pour s'accoustumer à regarder de ce biais toutes les choses. Et je croy que c'est principalement en cecy que consistoit le secret de ces Philosophes, qui ont pû autrefois se soustraire de l'empire de la Fortune, & malgré les douleurs & la pauvreté, disputer de la felicité avec leurs Dieux. Car s'occupant sans cesse à considerer les bornes qui leur estoient prescrites par la Nature, ils se persuadoient si parfaitement que rien n'estoit en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul estoit suffisant pour les empescher d'avoir aucune affection pour d'autres choses; & ils disposoient d'elles si absolument, qu'ils avoient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, & plus puissans, & plus libres, & plus heureux qu'aucun des autres hommes, qui n'ayant point cete Philosophie, tant favorisez de la Nature & de la Fortune qu'ils puissent estre, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent.

Enfin, pour conclusion de cete Morale, je m'avisay de faire une reveuë sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cete vie,

pour tascher à faire chois de la meilleure; & sans que je vueille rien dire de celles des autres, je pensay que je ne pouvois mieux que de continuër en celle la mesme où je me trouvois, c'est à dire, que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, & m'avancer, autant que je pourrois, en la connoissance de la verité, suivant la Methode que je m'estois prescrite. J'avois esprouvé de si extremes contentemens, depuis que j'avois commencé à me servir de cete Methode, que je ne croyois pas qu'on en pust reçevoir de plus doux, ny de plus innocens, en cete vie. Et descouvrant tous les jours par son moyen quelques veritez, qui me sembloient assez importantes, & communement ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avois remplissoit tellement mon esprit que tout le reste ne me touchoit point. Outre que les trois maximes precedentes n'estoient fondées que sur le dessein que j'avois de continuer à m'instruire : car Dieu nous ayant donné à chascun quelque lumiere pour discerner le vray d'avec le faux, je n'eusse pas creu me devoir contenter des opinions d'autruy un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner, lorsqu'il seroit tems. Et je n'eusse sceu m'exemter de scrupule en les suivant, si je n'eusse esperé de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures, en cas qu'il y en eust. Et enfin je n'eusse sceu borner mes desirs, ny estre content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant estre assuré de l'acquisition de toutes les connoissances dont je serois capable, je le pensois estre, par mesme moyen, de celle de tous les vrais biens qui seroient jamais en mon pouvoir; d'autant que, nostre volonté ne se portant à suivre ny à fuir aucune chose, que selon que nostre entendement luy represente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, & de juger le mieux qu'on puisse, pour faire aussy tout son mieux, c'est à dire, pour acquerir toutes les vertus, & ensemble tous les autres biens, qu'on puisse acquerir; & lorsqu'on est certain que cela est, on ne sçauroit manquer d'estre content.

Aprés m'estre ainsi assuré de ces maximes, & les avoir mises à part, avec les veritez de la foy, qui ont tousjours esté les premieres en ma creance, je jugay que, pour tout le reste de mes opinions, je pouvois librement entreprendre de m'en defaire. Et d'autant que j'esperois en pouvoir mieux venir à bout en conversant avec les

hommes, qu'en demeurant plus long tems renfermé dans le poisle où j'avois eu toutes ces pensées, l'hyver n'estoit pas encore bien achevé que je me remis a voyasger. Et en toutes les neuf années suivantes, je ne fi autre chose que rouler çà & là dans le monde, taschant d'y estre spectateur plutost qu'acteur en toutes les Comedies qui s'y jouent. Et faisant particulierement reflexion, en chasque matiere, sur ce qui la pouvoit rendre suspecte, & nous donner occasion de nous mesprendre, je déracinois cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y estoient pû glisser auparavant. Non que j'imitasse pour cela les Sceptiques, qui ne doutent que pour douter, & affectent d'estre tousjours irresolus : car, au contraire, tout mon dessein ne tendoit qu'à m'assurer, & à rejetter la terre mouvante & le sable, pour trouver le roc ou l'argile. Ce qui me reussissoit, ce me semble, assez bien, d'autant que, taschant à descouvrir la fausseté ou l'incertitude des propositions que j'examinois, non par de foibles conjectures, mais par des raisonnemens clairs & assurez, je n'en rencontrois point de si douteuses, que je n'en tirasse tousjours quelque conclusion assez certaine, quand ce n'eust esté que cela mesme qu'elle ne contenoit rien de certain. Et comme en abatant un vieux logis, on en reserve ordinairement les demolitions, pour servir à en bastir un nouveau : ainsi, en détruisant toutes celles de mes opinions que je jugeois estre mal fondées, je faisois diverses observations, & acquerois plusieurs experiences, qui m'ont servi depuis à en establir de plus certaines. Et de plus, je continuois à m'exercer en la Methode que je m'estois prescrite; car, outre que j'avois soin de conduire generalement toutes mes pensées selon ses reigles, je me reservois de tems en tems quelques heures que j'employois particulierement a la prattiquer en des difficultez de Mathematique, ou mesme aussy en quelques autres que je pouvois rendre quasi semblables à celles des Mathematiques, en les détachant de tous les principes des autres sciences, que je ne trouvois pas assez fermes, comme vous verrés que j'ay fait en plusieurs qui sont expliquées en ce volume. Et ainsi, sans vivre d'autre façon, en apparence, que ceux qui, n'ayant aucun employ qu'à passer une vie douce & innocente, s'estudient à separer les plaisirs des vices, & qui, pour jouir de leur loysir sans s'ennuyer, usent de tous les divertissemens qui sont honnestes, je ne laissois pas de poursuivre en mon

dessein, & de profiter en la connoissance de la verité, peutestre plus que si je n'eusse fait que lire des livres, ou frequenter des gens de lettres.

Toutefois ces neuf ans s'escoulerent avant que j'eusse encore pris aucun parti, touchant les difficultés qui ont coustume d'estre disputées entre les doctes, ny commencé à chercher les fondemens d'aucune Philosophie plus certaine que la vulgaire. Et l'exemple de plusieurs excelens espris, qui, en ayant eu cy devant le dessein, me sembloient n'y avoir pas reussi, m'y faisoit imaginer tant de difficulté, que je n'eusse peutestre pas encore sitost osé l'entreprendre, si je n'eusse vû que quelques uns faisoient desja courre le bruit que j'en estois venu à bout. Je ne sçaurois pas dire sur quoy ils fondoient cete opinion; & si j'y ay contribué quelque chose par mes discours, ce doit avoir esté en confessant plus ingenuëment ce que j'ignorois, que n'ont coustume de faire ceux qui ont un peu estudié, & peutestre aussy en faisant voir les raisons que j'avois de douter de beaucoup de choses que les autres estiment certaines, plutost qu'en me vantant d'aucune doctrine. Mais ayant le cœur assez bon pour ne vouloir point qu'on me prist pour autre que je n'estois, je pensay qu'il faloit que je taschasse, par tous moyens, à me rendre digne de la reputation qu'on me donnoit. Et il y a justement huit ans que ce desir me fit resoudre à m'esloigner de tous les lieux ou je pouvois avoir des connoissances, & à me retirer icy, en un païs où la longue durée de la guerre a fait establir de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent servir qu'à faire qu'on y jouïsse des fruits de la paix avec d'autant plus de seureté, & où parmi la foule d'un grand peuple fort actif, & plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autruy, sans manquer d'aucune des commoditez qui sont dans les villes les plus frequentées, j'ay pû vivre aussy solitaire et retiré que dans les desers les plus escartez.

QUATRIÈME PARTIE

Je ne sçay si je doy vous entretenir des premieres meditations que j'y ay faites, car elles sont si Metaphysiques & si peu communes, qu'elles ne seront peutestre pas au goust de tout le monde. Et toutefois, affin qu'on puisse juger si les fondemens que j'ay pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avois dés long tems remarqué que, pour les meurs, il est

besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sçait estre fort incertaines, tout de mesme que si elles estoient indubitables, ainsi qu'il a esté dit cy-dessus; mais, pourcequ'alors je desirois vacquer seulement à la recherche de la verité, je pensay qu'il faloit que je fisse tout le contraire, & que je rejettasse comme absolument faux tout ce en quoy je pourrois imaginer le moindre doute, affin de voir s'il ne resteroit point, apres cela, quelque chose en ma creance qui fust entierement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulû supposer qu'il n'y avoit aucune chose qui fust telle qu'ils nous la font imaginer. Et pourcequ'il y a des hommes qui se méprenent en raisonnant, mesme touchant les plus simples matieres de Geometrie, & y font des Paralogismes, jugeant que j'estois sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejettay comme fausses toutes les raisons que j'avois prises auparavant pour Demonstrations. Et enfin, considerant que toutes les mesmes pensées que nous avons estant esveillez nous peuvent aussy venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraye, je me resolu de feindre que toutes les choses qui m'estoient jamais entrées en l'esprit n'estoient non plus vrayes que les illusions de mes songes. Mais, aussytost aprés, je pris garde que, pendant que je voulois ainsi penser que tout estoit faux, il falloit necessairement que moy, qui le pensois, fusse quelque chose. Et remarquant que cete verité : *je pense, donc je suis,* estoit si ferme & si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des Sceptiques n'estoient pas capables de l'esbransler, je jugay que je pouvois la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la Philosophie que je cherchois.

Puis, examinant avec attention ce que j'estois, & voyant que je pouvois feindre que je n'avois aucun cors, & qu'il n'y avoit aucun monde ny aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvois pas feindre, pour cela, que je n'estois point; & qu'au contraire, de cela mesme que je pensois à douter de la verité des autres choses, il suivoit tres evidenment & tres certainement que j'estois : au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avois jamais imaginé eust esté vray, je n'avois aucune raison de croire que j'eusse esté. Je connû de la que j'estois une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, &

qui, pour estre, n'a besoin d'aucun lieu, ny ne depend d'aucune chose materielle. En sorte que ce Moy, c'est à dire, l'Ame par laquelle je suis ce que je suis, est entierement distincte du cors, & mesme qu'elle est plus aisée à connoistre que luy, & qu'encore qu'il ne fust point, elle ne lairroit pas d'estre tout ce qu'elle est.

Aprés cela, je consideray en general ce qui est requis à une proposition pour estre vraye & certaine; car, puisque je venois d'en trouver une que je sçavois estre telle, je pensay que je devois aussy sçavoir en quoy consiste cete certitude. Et ayant remarqué qu'il n'y a rien du tout en cecy : *je pense, donc je suis,* qui m'assure que je dis la verité, sinon que je voy tres clairement que pour penser il faut estre : Je jugay que je pouvois prendre pour reigle generale que les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement sont toutes vrayes, mais qu'il y a seulement quelque difficulté à bien remarquer quelles sont celles que nous concevons distinctement.

En suite de quoy, faisant reflexion sur ce que je doutois, & que, par consequent, mon estre n'estoit pas tout parfait, car je voyois clairement que c'estoit une plus grande perfection de connoistre que de douter, je m'avisay de chercher d'où j'avois appris à penser à quelque chose de plus parfait que je n'estois; & je connu evidenment que ce devoit estre de quelque nature qui fust en effect plus parfaite. Pour ce qui est des pensées que j'avois de plusieurs autres choses hors de moy, comme du ciel, de la terre, de la lumiere, de la chaleur, & de milles autres, je n'estois point tant en peine de sçavoir d'où elles venoient, à cause que, ne remarquant rien en elles qui me semblast les rendre superieures à moy, je pouvois croyre que, si elles estoient vrayes, c'estoient des dependances de ma nature, en tant qu'elle avoit quelque perfection; & si elles ne l'estoient pas, que je les tenois du neant, c'est à dire, qu'elles estoient en moy, pource que j'avois du defaut. Mais ce ne pouvoit estre le mesme de l'idée d'un estre plus parfait que le mien. Car, de la tenir du neant, c'estoit chose manifestement impossible. Et pource qu'il n'y a pas moins de repugnance que le plus parfait soit une suite & une dependance du moins parfait, qu'il y en a que de rien procede quelque chose, je ne la pouvois tenir non plus de moy mesme. De façon qu'il restoit qu'elle eust esté mise en moy par une nature qui

fust veritablement plus parfaite que je n'estois, & mesme qui eust en soy toutes les perfections dont je pouvois avoir quelque idée, c'est à dire, pour m'expliquer en un mot, qui fust Dieu. A quoy j'adjoustay que, puisque je connoissois quelques perfections que je n'avois point, je n'estois pas le seul estre qui existast (j'useray, s'il vous plaist, icy librement des mots de l'Eschole), mais qu'il falloit, de necessité, qu'il y en eust quelque autre plus parfait, duquel je dependisse, & duquel j'eusse acquis tout ce que j'avois. Car, si j'eusse esté seul & independant de tout autre, en sorte que j'eusse eu, de moy mesme, tout ce peu que je participois de l'estre parfait, j'eusse pû avoir de moy, par mesme raison, tout le surplus que je connoissois me manquer, & ainsi estre moy mesme infini, eternel, immuable, tout connoissant, tout puissant, & enfin avoir toutes les perfections que je pouvois remarquer estre en Dieu. Car, suivant les raisonnemens que je viens de faire, pour connoistre la nature de Dieu, autant que la miene en estoit capable, je n'avois qu'à considerer de toutes les choses dont je trouvois en moy quelque idée, si c'estoit perfection ou non de les posseder, & j'estois assuré qu'aucune de celles qui marquoient quelque imperfection n'estoit en luy, mais que toutes les autres y estoient. Comme je voyois que le doute, l'inconstance, la tristesse, & choses semblables, n'y pouvoient estre, vû que j'eusse esté moy mesme bien ayse d'en estre exempt. Puis, outre cela, j'avois des idées de plusieurs choses sensibles & corporelles : car, quoy que je supposasse que je resvois, & que tout ce que je voyois ou imaginois estoit faux, je ne pouvois nier toutefois que les idées n'en fussent veritablement en ma pensée. Mais pource que j'avois desja connu en moy tres clairement que la nature intelligente est distincte de la corporelle, considerant que toute composition tesmoigne de la dependance, & que la dependance est manifestement un defaut, je jugeois de là, que ce ne pouvoit estre une perfection en Dieu d'estre composé de ces deux natures, & que, par consequent, il ne l'estoit pas. Mais que, s'il y avoit quelques cors dans le monde, ou bien quelques intelligences, ou autres natures, qui ne fussent point toutes parfaites, leur estre devoit dependre de sa puissance, en telle sorte qu'elles ne pouvoient subsister sans luy un seul moment.

Je voulu chercher aprés cela d'autres veritez, & m'estant pro-

posé l'objet des Geometres, que je concevois comme un cors continu, ou un espace indefiniment estendu en longueur, largeur & hauteur ou profondeur, divisible en diverses parties, qui pouvoient avoir diverses figures & grandeurs, & estre meuës ou transposées en toutes sortes, car les Geometres supposent tout cela en leur objet, je parcouru quelques unes de leurs plus simples demonstrations. Et ayant pris garde que cete grande certitude, que tout le monde leur attribuë, n'est fondée que sur ce qu'on les conçoit evidenment, suivant la reigle que j'ay tantost dite, je pris garde aussy qu'il n'y avoit rien du tout en elles qui m'assurast de l'existence de leur objet. Car, par exemple, je voyois bien que, supposant un triangle, il falloit que ses trois angles fussent esgaux à deux droits; mais je ne voyois rien pour cela qui m'assurast qu'il y eust au monde aucun triangle. Au lieu que, revenant à examiner l'idée que j'avois d'un Estre parfait, je trouvois que l'existence y estoit comprise, en mesme façon qu'il est compris en celle d'un triangle que ses trois angles sont esgaux à deux droits, ou en celle d'une sphere que toutes ses parties sont esgalement distantes de son centre, ou mesme encore plus evidenment. Et que, par consequent, il est pour le moins aussy certain, que Dieu, qui est cet Estre parfait, est ou existe, qu'aucune demonstration de Geometrie le sçauroit estre.

Mais ce qui fait qu'il y en a plusieurs qui se persuadent qu'il y a de la difficulté à le connoistre, & mesme aussy à connoistre ce que c'est que leur ame, c'est qu'ils n'eslevent jamais leur esprit au delà des choses sensibles, & qu'ils sont tellement accoustumez à ne rien considerer qu'en l'imaginant, qui est une façon de penser particuliere pour les choses materielles, que tout ce qui n'est pas imaginable leur semble n'estre pas intelligible. Ce qui est assez manifeste de ce que mesme les Philosophes tienent pour maxime, dans les Escholes, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait premierement esté dans le sens, où toutefois il est certain que les idées de Dieu & de l'ame n'ont jamais esté. Et il me semble que ceux qui veulent user de leur imagination pour les comprendre font tout de mesme que si, pour ouïr les sons, ou sentir les odeurs, ils se vouloient servir de leurs yeux : sinon qu'il y a encore cete difference, que le sens de la veuë ne nous assure pas moins de la verité de ses

objets, que font ceux de l'odorat ou de l'ouye; au lieu que ny nostre imagination ny nos sens ne nous sçauroient jamais assurer d'aucune chose, si nostre entendement n'y intervient.

Enfin, s'il y a encore des hommes qui ne soient pas assez persuadez de l'existence de Dieu & de leur ame, par les raisons que j'ay apportées, je veux bien qu'ils sçachent que toutes les autres choses, dont ils se pensent peut estre plus assurez, comme d'avoir un cors, & qu'il y a des astres & une terre, & choses semblables, sont moins certaines. Car, encore qu'on ait une assurance morale de ces choses, qui est telle, qu'il semble qu'à moins que d'estre extravagant, on n'en peut douter, toutefois aussy, à moins que d'estre déraisonnable, lorsqu'il est question d'une certitude metaphysique, on ne peut nier que ce ne soit assés de sujet pour n'en estre pas entierement assuré, que d'avoir pris garde qu'on peut, en mesme façon, s'imaginer, estant endormi, qu'on a un autre cors, & qu'on voit d'autres astres, & une autre terre, sans qu'il en soit rien. Car d'où sçait on que les pensées qui vienent en songe sont plutost fausses que les autres, vû que souvent elles ne sont pas moins vives & expresses? Et que les meilleurs Esprits y estudient, tant qu'il leur plaira, je ne croy pas qu'ils puissent donner aucune raison qui soit suffisante pour oster ce doute, s'ils ne presupposent l'existence de Dieu. Car, premierement, cela mesme que j'ay tantost pris pour une reigle, à sçavoir que les choses que nous concevons tres clairement & tres distinctement, sont toutes vrayes, n'est assuré qu'à cause que Dieu est ou existe, & qu'il est un estre parfait, & que tout ce qui est en nous vient de luy. D'où il suit que nos idées ou notions, estant des choses reelles, & qui vienent de Dieu, en tout ce en quoy elles sont claires et distinctes, ne peuvent en cela estre que vrayes. En sorte que, si nous en avons assez souvent qui contienent de la fausseté, ce ne peut estre que de celles qui ont quelque chose de confus & obscur, à cause qu'en cela elles participent du neant, c'est à dire, qu'elles ne sont en nous ainsi confuses qu'à cause que nous ne sommes pas tous parfaits. Et il est evident qu'il n'y a pas moins de repugnance que la fausseté ou l'imperfection procede de Dieu, en tant que telle, qu'il y en a que la verité ou la perfection procede du neant. Mais si nous ne sçavions point que tout ce qui est en nous de reel & de vray vient d'un estre parfait & infini, pour

claires & distinctes que fussent nos idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurast, qu'elles eussent la perfection d'estre vrayes.

Or, aprés que la connoissance de Dieu & de l'ame nous a ainsi rendus certains de cete regle, il est bien aysé à connoistre que les resveries que nous imaginons estant endormis, ne doivent aucunement nous faire douter de la verité des pensées que nous avons estant esveillez. Car, s'il arrivoit, mesme en dormant, qu'on eust quelque idée fort distincte, comme, par exemple, qu'un Geometre inventast quelque nouvelle demonstration, son sommeil ne l'empescheroit pas d'estre vraye. Et pour l'erreur la plus ordinaire de nos songes, qui consiste en ce qu'ils nous representent divers objets en mesme façon que font nos sens exterieurs, n'importe pas qu'elle nous donne occasion de nous deffier de la verité de telles idées, à cause qu'elles peuvent aussy nous tromper assez souvent, sans que nous dormions : comme lorsque ceux qui ont la jaunisse voyent tout de couleur jaune, ou que les astres ou autres cors fort esloignez nous paroissent beaucoup plus petits qu'ils ne sont. Car enfin, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous ne nous devons jamais laisser persuader qu'à l'evidence de nostre raison. Et il est à remarquer que je dis de nostre raison, & non point de nostre imagination ny de nos sens. Comme, encore que nous voyons le soleil tres clairement, nous ne devons pas juger pour cela qu'il ne soit que de la grandeur que nous le voyons; et nous pouvons bien imaginer distinctement une teste de lion entée sur le cors d'une chevre, sans qu'il faille conclure, pour cela, qu'il y ait au monde une Chimere : car la raison ne nous dicte point que ce que nous voyons ou imaginons ainsi soit veritable. Mais elle nous dicte bien que toutes nos idées ou notions doivent avoir quelque fondement de verité, car il ne seroit pas possible que Dieu, qui est tout parfait & tout veritable les eust mises en nous sans cela. Et pourceque nos raisonnemens ne sont jamais si evidens ny si entiers pendant le sommeil que pendant la veille, bien que quelquefois nos imaginations soient alors autant ou plus vives & expresses, elle nous dicte aussy que nos pensées ne pouvant estre toutes vrayes, à cause que nous ne sommes pas tous-parfaits, ce qu'elles ont de verité doit infailliblement se rencontrer en celles que nous avons estant esveillez, plutost qu'en nos songes.

Je serois bien ayse de poursuivre, & de faire voir icy toute la chaisne des autres veritez que j'ay deduites de ces premieres. Mais, à cause que, pour cet effect, il seroit maintenant besoin que je parlasse de plusieurs questions, qui sont en controverse entre les doctes, avec lesquels je ne desire point me brouiller, je croy qu'il sera mieux que je m'en abstiene, & que je die seulement en general quelles elles sont, affin de laisser juger aux plus sages, s'il seroit utile que le public en fust plus particulierement informé. Je suis tousjours demeuré ferme en la resolution que j'avois prise, de ne supposer aucun autre principe, que celuy dont je vien de me servir pour demonstrer l'existence de Dieu & de l'ame, & de ne recevoir aucune chose pour vraye, qui ne me semblast plus claire & plus certaine que n'avoient fait auparavant les demonstrations des Geometres. Et neantmoins, j'ose dire que, non seulement j'ay trouvé moyen de me satisfaire en peu de tems, touchant toutes les principales difficultez dont on a coustume de traiter en la Philosophie, mais aussy, que j'ay remarqué certaines loix, que Dieu a tellement establies en la nature, & dont il a imprimé de telles notions en nos ames, qu'aprés y avoir fait assez de reflexion, nous ne sçaurions douter qu'elles ne soient exactement observées, en tout ce qui est ou qui se fait dans le monde. Puis en considerant la suite de ces loix, il me semble avoir descouvert plusieurs veritez plus utiles & plus importantes, que tout ce que j'avois appris auparavant, ou mesme esperé d'apprendre.

Mais pourceque j'ay tasché d'en expliquer les principales dans un traité, que quelques considerations m'empeschent de publier, je ne les sçaurois mieux faire connoistre, qu'en disant icy sommairement ce qu'il contient. J'ay eu dessein d'y comprendre tout ce que je pensois sçavoir, avant que de l'escrire, touchant la nature des choses materielles. Mais, tout de mesme que les peintres, ne pouvant esgalement bien representer dans un tableau plat toutes les diverses faces d'un cors solide, en choisissent une des principales qu'ils mettent seule vers le jour, & ombrageant les autres, ne les font paroistre, qu'autant qu'on les peut voir en la regardant : ainsi, craignant de ne pouvoir mettre en mon discours tout ce que j'avois en la pensée, j'entrepris seulement d'y exposer bien amplement ce que je concevois de la lumiere; puis, à son occasion, d'y adjouster

quelque chose du Soleil & des Estoiles fixes, à cause qu'elle en procede presque toute, des Cieux, à cause qu'ils la transmettent, des Planetes, des Cometes, & de la Terre, à cause qu'elles la font refleschir, & en particulier de tous les cors qui sont sur la terre, à cause qu'ils sont ou colorez, ou transparens, ou lumineux, & enfin de l'Homme, à cause qu'il en est le spectateur. Mesme, pour ombrager un peu toutes ces choses, & pouvoir dire plus librement ce que j'en jugeois, sans estre obligé de suivre ny de refuter les opinions qui sont receuës entre les doctes, je me resolu de laisser tout ce Monde icy à leurs disputes, & de parler seulement de ce qui arriveroit dans un nouveau, si Dieu creoit maintenant quelque part, dans les espaces imaginaires, assez de matiere pour le composer, & qu'il agitast diversement & sans ordre les diverses parties de cete matiere, en sorte qu'il en composast un Chaos aussy confus que les Poetes en puissent feindre, & que, par apres, il ne fist autre chose que prester son concours ordinaire à la Nature, & la laisser agir suivant les Loix qu'il a establies. Ainsi, premierement, je descrivis cete matiere, & taschay de la representer telle qu'il n'y a rien au monde, ce me semble, de plus clair ny plus intelligible, excepté ce qui a tantost esté dit de Dieu & de l'ame. Car mesme je supposay expressement qu'il n'y avoit en elle aucune de ces Formes ou Qualitez dont on dispute dans les Escholes, ny generalement aucune chose, dont la connoissance ne fust si naturelle à nos ames, qu'on ne pust pas mesme feindre de l'ignorer. De plus, je fis voir quelles estoient les loix de la Nature; et sans appuier mes raisons sur aucun autre principe, que sur les perfections infinies de Dieu, je taschay à demonstrer toutes celles dont on eust pu avoir quelque doute, & à faire voir qu'elles sont telles, qu'encore que Dieu auroit creé plusieurs mondes, il n'y en sçauroit avoir aucun, où elles manquassent d'estre observées. Aprés cela, je monstray comment la plus grand part de la matiere de ce Chaos devoit, en suite de ces loix, se disposer & s'arrenger d'une certaine façon qui la rendoit semblable à nos cieux; comment, cependant, quelques unes de ses parties devoient composer une Terre, & quelques unes des Planetes & des Cometes, & quelques autres un Soleil & des Estoiles fixes. Et icy, m'estendant sur le sujet de la lumiere, j'expliquay bien au long quelle estoit celle qui se devoit trouver dans le Soleil & les Estoiles,

& comment de là elle traversoit en un instant les immenses espaces des cieux, & comment elle se refleschissoit des Planetes & des Cometes vers la Terre. J'y adjoustay aussy plusieurs choses, touchant la substance, la situation, les mouvemens & toutes les diverses qualitez de ces cieux & de ces astres; en sorte que je pensois en dire assez pour faire connoistre qu'il ne se remarque rien en ceux de ce monde, qui ne deust, ou du moins qui ne pûst, paroistre tout semblable en ceux du monde que je descrivois. De là je vins à parler particulierement de la Terre : comment, encore que j'eusse expressement supposé que Dieu n'avoit mis aucune pesanteur en la matiere dont elle estoit composée, toutes ses parties ne laissoient pas de tendre exactement vers son centre; comment, y ayant de l'eau & de l'air sur sa superficie, la disposition des cieux & des astres, principalement de la Lune, y devoit causer un flus & reflus, qui fust semblable, en toutes ses circonstances, à celuy qui se remarque dans nos mers; & outre cela un certain cours, tant de l'eau que de l'air, du levant vers le couchant, tel qu'on le remarque aussy entre les Tropiques; comment les montaignes, les mers, les fontaines & les rivieres pouvoient naturellement s'y former, & les metaux y venir dans les mines, & les plantes y croistre dans les campaignes, & generalement tous les cors qu'on nomme meslez ou composez s'y engendrer. Et entre autres choses, à cause qu'aprés les astres je ne connois rien au monde que le feu qui produise de la lumiere, je m'estudiay à faire entendre bien clairement tout ce qui appartient à sa nature, comment il se fait, comment il se nourrit; comment il n'a quelquefois que de la chaleur sans lumière, & quelquefois que de la lumiere sans chaleur; comment il peut introduire diverses couleurs en divers cors, & diverses autres qualitez; comment il en fond quelques uns, & en durcit d'autres; comment il les peut consumer presque tous, ou convertir en cendres & en fumée; et enfin, comment de ces cendres, par la seule violence de son action, il forme du verre : car cete trasmutation de cendres en verre me semblant estre aussy admirable qu'aucune autre qui se face en la nature, je pris particulierement plaisir à la descrire.

Toutefois je ne voulois pas inferer de toutes ces choses, que ce monde ait esté creé en la façon que je proposois; car il est bien plus vraysemblable que, dés le commencement, Dieu l'a rendu tel qu'il

devoit estre. Mais il est certain, & c'est une opinion communement receuë entre les Theologiens, que l'action par laquelle maintenant il le conserve, est toute la mesme que celle par laquelle il l'a creé. De façon qu'encore qu'il ne lui auroit point donné, au commencement d'autre forme que celle du Chaos, pourvû qu'ayant establi les loix de la Nature, il lui prestast son concours pour agir ainsi qu'elle a de coustume, on peut croyre, sans faire tort au miracle de la creation, que par cela seul toutes les choses qui sont purement materielles auroient pû, avec le tems, s'y rendre telles que nous les voyons à present. Et leur nature est bien plus aysée à concevoir, lorsqu'on les voit naistre peu à peu en cete sorte, que lorsqu'on ne les considere que toutes faites.

De la description des cors inanimez & des plantes, je passay à celle des animaux & particulierement à celle des hommes. Mais, pourceque je n'en avois pas encore assez de connoissance pour en parler du mesme style que du reste, c'est à dire, en demonstrant les effets par les causes, & faisant voir de quelles semences, & en quelle façon la Nature les doit produire, je me contentay de supposer que Dieu formast le cors d'un homme, entierement semblable à l'un des nostres, tant en la figure exterieure de ses membres qu'en la conformation interieure de ses organes, sans le composer d'autre matiere que de celle que j'avois descrite, & sans mettre en luy, au commencement, aucune ame raisonnable, ny aucune autre chose pour y servir d'ame vegetante ou sensitive, sinon qu'il excitast en son cœur un de ces feux sans lumiere, que j'avois desja expliquez, & que je ne concevois point d'autre nature que celuy qui échaufe le foin, lorsqu'on l'a renfermé avant qu'il fust sec, ou qui fait bouillir les vins nouveaux, lorsqu'on les laisse cuver sur la râpe. Car examinant les fonctions, qui pouvoient en suite de cela estre en ce cors, j'y trouvois exactement toutes celles qui peuvent estre en nous sans que nous y pensions, ny par consequent que nostre ame, c'est à dire, cete partie distincte du cors dont il a esté dit cy dessus que la nature n'est que de penser, y contribuë, & qui sont toutes les mesmes, en quoy on peut dire que les animaux sans raison nous resemblent. Sans que j'y en pûsse pour cela trouver aucune, de celles qui, estant dependantes de la pensée, sont les seules qui nous apartienent en tant qu'hommes. Au lieu que je les y trouvois par

aprés, ayant supposé que Dieu creast une ame raisonnable, & qu'il la joignist à ce cors en certaine façon que je décrivois.

Mais, affin qu'on puisse voir en quelle sorte j'y traitois cete matiere, je veux mettre icy l'explication du mouvement du cœur & des arteres, qui estant le premier & le plus general qu'on observe dans les animaux, on jugera facilement de luy ce qu'on doit penser de tous les autres. Et affin qu'on ait moins de difficulté à entendre ce que j'en diray, je voudrois que ceux qui ne sont point versez en l'Anatomie prissent la peine, avant que de lire cecy, de faire couper devant eux le cœur de quelque grand animal qui ait des poumons, car il est en tous assez semblable à celuy de l'homme, & qu'ils se fissent montrer les deux chambres ou concavitez qui y sont. Premierement, celle qui est dans son costé droit, à laquelle respondent deux tuyaux fort larges : à sçavoir la vene cave, qui est le principal receptacle du sang, & comme le tronc de l'arbre dont toutes les autres venes du cors sont les branches, & la vene arterieuse, qui a esté ainsi mal nommée, pource que c'est en effect une artere, laquelle prenant son origine du cœur, se divise, aprés en estre sortie, en plusieurs branches qui se vont respandre partout dans les poumons. Puis, celle qui est dans son costé gauche, à laquelle respondent en mesme façon deux tuyaux, qui sont autant ou plus larges que les precedens : à sçavoir l'artere veneuse, qui a esté aussy mal nommée, à cause qu'elle n'est autre chose qu'une vene, laquelle vient des poumons, où elle est divisée en plusieurs branches, entrelacées avec celles de la vene arterieuse, & celles de ce conduit qu'on nomme le sifflet, par où entre l'air de la respiration; & la grande artere, qui, sortant du cœur, envoye ses branches par tout le cors. Je voudrois aussy qu'on leur montrast soigneusement les onze petites peaux, qui, comme autant de petites portes, ouvrent & ferment les quatre ouvertures qui sont en ces deux concavitez : à sçavoir, trois à l'entrée de la vene cave, où elles sont tellement disposées, qu'elles ne peuvent aucunement empescher que le sang qu'elle contient ne coule dans la concavité droite du cœur, & toutefois empeschent exactement qu'il n'en puisse sortir; trois à l'entrée de la vene arterieuse, qui, estant disposées tout au contraire, permetent bien au sang, qui est dans cete concavité, de passer dans les poumons, mais non pas à celuy qui est dans les poumons d'y retour-

ner; & ainsi deux autres à l'entrée de l'artere veneuse, qui laissent couler le sang des poumons vers la concavité gauche du cœur, mais s'opposent à son retour; & trois à l'entrée de la grande artere, qui luy permetent de sortir du cœur, mais l'empeschent d'y retourner. Et il n'est point besoin de chercher d'autre raison du nombre de ces peaux, sinon que l'ouverture de l'artere veneuse, estant en ovale à cause du lieu où elle se rencontre, peut estre commodement fermée avec deux, au lieu que les autres, estant rondes, le peuvent mieux estre avec trois. De plus, je voudrois qu'on leur fist considerer que la grande artere & la vene arterieuse sont d'une composition beaucoup plus dure & plus ferme, que ne sont l'artere veneuse & la vene cave; & que ces deux dernieres s'eslargissent avant que d'entrer dans le cœur, & y font comme deux bourses, nommées les oreilles du cœur, qui sont composées d'une chair semblable à la siene; & qu'il y a tousjours plus de chaleur dans le cœur, qu'en aucun autre endroit du cors; & enfin, que cete chaleur est capable de faire que, s'il entre quelque goutte de sang en ses concavitez, elle s'enfle promptement & se dilate, ainsi que font generalement toutes les liqueurs, lorsqu'on les laisse tomber goutte à goutte en quelque vaisseau qui est fort chaud.

Car, aprés cela, je n'ay besoin de dire autre chose, pour expliquer le mouvement du cœur, sinon que, lorsque ses concavitez ne sont pas pleines de sang, il y en coule necessairement de la vene cave dans la droite, & de l'artere veneuse dans la gauche. D'autant que ces deux vaisseaux en sont tousjours pleins, & que leurs ouvertures, qui regardent vers le cœur, ne peuvent alors estre bouchées. Mais que, sitost qu'il est entré ainsi deux gouttes de sang, une en chacune de ses concavitez, ces gouttes, qui ne peuvent estre que fort grosses, à cause que les ouvertures par où elles entrent sont fort larges, & les vaisseaux d'où elles vienent fort pleins de sang, se rarefient & se dilatent, à cause de la chaleur qu'elles y trouvent, au moyen de quoy, faisant enfler tout le cœur, elles poussent & ferment les cinq petites portes qui sont aux entrées des deux vaisseaux d'où elles vienent, empeschant ainsi qu'il ne descende d'avantage de sang dans le cœur; & continuant à se rarefier de plus en plus, elles poussent & ouvrent les six autres petites portes qui sont aux entrées des deux autres vaisseaux par où elles sortent, faisant

enfler par ce moyen toutes les branches de la vene arterieuse & de la grande artere, quasi au mesme instant que le cœur; lequel, incontinent aprés, se desenfle, comme font aussy ces arteres, à cause que le sang qui y est entré s'y refroidist, & leurs six petites portes se referment, & les cinq de la vene cave & de l'artere veneuse se rouvrent, & donnent passage à deux autres gouttes de sang, qui font derechef enfler le cœur & les arteres, tout de mesme que les precedentes. Et pourceque le sang, qui entre ainsi dans le cœur, passe par ces deux bourses qu'on nomme ses oreilles, de là vient que leur mouvement est contraire au sien, & qu'elles desenflent lorsqu'il s'enfle. Au reste, affin que ceux qui ne connoissent pas la force des demonstrations Mathematiques, & ne sont pas accoutumez à distinguer les vrayes raisons des vraysemblables, ne se hasardent pas de nier cecy sans l'examiner, je les veux avertir que ce mouvement, que je vien d'expliquer, suit aussy necessairement de la seule disposition des organes qu'on peut voir à l'œil dans le cœur, & de la chaleur qu'on y peut sentir avec les doigts, & de la nature du sang qu'on peut connoistre par experience, que fait celuy d'un horologe, de la force, de la situation, & de la figure de ses contrepois & de ses rouës.

Mais si on demande comment le sang des venes ne s'espuise point, en coulant ainsi continuellement dans le cœur, & comment les arteres n'en sont point trop remplies, puisque tout celuy qui passe par le cœur s'y va rendre, je n'ay pas besoin d'y respondre autre chose, que ce qui a desja esté escrit par un medecin d'Angleterre, auquel il faut donner la louange d'avoir rompu la glace en cet endroit, & d'estre le premier qui a enseigné qu'il y a plusieurs petits passages aux extremitez des arteres, par où le sang qu'elles reçoivent du cœur entre dans les petites branches des venes, d'où il se va rendre derechef vers le cœur, en sorte que son cours n'est autre chose qu'une circulation perpetuelle. Ce qu'il prouve fort bien, par l'experience ordinaire des Chirurgiens, qui ayant lié le bras mediocrement fort, au dessus de l'endroit où ils ouvrent la vene, font que le sang en sort plus abondamment que s'ils ne l'avoient point lié. Et il arriveroit tout le contraire, s'ils le lioient au dessous, entre la main & l'ouverture, ou bien qu'ils le liassent tres fort au dessus. Car il est manifeste que le lien mediocrement serré, pouvant em-

Harvæus, De Motu Cordis.

pescher que le sang qui est desja dans le bras ne retourne vers le cœur par les venes, n'empesche pas pour cela qu'il n'y en viene tousjours de nouveau par les arteres, à cause qu'elles sont situées au dessous des venes, & que leurs peaux, estant plus dures, sont moins aysées à presser, & aussy que le sang qui vient du cœur tend avec plus de force à passer par elles vers la main, qu'il ne fait à retourner de là vers le cœur par les venes. Et puisque ce sang sort du bras par l'ouverture qui est en l'une des venes, il doit necessairement y avoir quelques passages au dessous du lien, c'est à dire vers les extremitez du bras, par où il y puisse venir des arteres. Il prouve aussy fort bien ce qu'il dit du cours du sang, par certaines petites peaux, qui sont tellement disposées en divers lieux le long des venes, qu'elles ne luy permetent point d'y passer du milieu du cors vers les extremitez, mais seulement de retourner des extremitez vers le cœur; & de plus, par l'experience qui monstre que tout celuy qui est dans le cors en peut sortir en fort peu de tems par une seule artere, lorsqu'elle est coupée, encore mesme qu'elle fust estroitement liée fort proche du cœur, & coupée entre luy & le lien, en sorte qu'on n'eust aucun sujet d'imaginer que le sang qui en sortiroit vint d'ailleurs.

Mais il y a plusieurs autres choses qui tesmoignent que la vraye cause de ce mouvement du sang est celle que j'ay dite. Comme, premierement, la difference qu'on remarque entre celuy qui sort des venes & celuy qui sort des arteres, ne peut proceder que de ce qu'estant rarefié, & comme distilé, en passant par le cœur, il est plus subtil & plus vif & plus chaud incontinent aprés en estre sorti, c'est à dire, estant dans les arteres, qu'il n'est un peu devant que d'y entrer, c'est à dire, estant dans les venes. Et si on y prend garde, on trouvera que cete difference ne paroist bien que vers le cœur, & non point tant aux lieux qui en sont les plus esloignez. Puis la dureté des peaux, dont la vene arterieuse & la grande artere sont composées, monstre assez que le sang bat contre elles avec plus de force que contre les venes. Et pourquoy la concavité gauche du cœur & la grande artere seroient elles plus amples & plus larges que la concavité droite & la vene arterieuse? Si ce n'estoit que le sang de l'artere veneuse, n'ayant esté que dans les poumons depuis qu'il a passé par le cœur, est plus subtil & se rarefie plus fort & plus

aysement, que celuy qui vient immediatement de la vene cave. Et qu'est-ce que les medecins peuvent deviner, en tastant le pouls, s'ils ne sçavent que, selon que le sang change de nature, il peut estre rarefié par la chaleur du cœur plus ou moins fort, & plus ou moins viste qu'auparavant? Et si on examine comment cete chaleur se communique aux autres membres, ne faut-il pas avouër que c'est par le moyen du sang, qui passant par le cœur s'y reschauffe, & se respand de là par tout le cors. D'où vient que, si on oste le sang de quelque partie, on en oste par mesme moyen la chaleur; & encore que le cœur fust aussy ardent qu'un fer embrasé, il ne suffiroit pas pour reschauffer les pieds & les mains tant qu'il fait, s'il n'y envoyoit continuëllement de nouveau sang. Puis aussy on connoist de là, que le vray usage de la respiration est d'apporter assez d'air frais dans le poumon, pour faire que le sang, qui y vient de la concavité droite du cœur, où il a esté rarefié & comme changé en vapeurs, s'y espaississe, & convertisse en sang derechef, avant que de retomber dans la gauche, sans quoy il ne pourroit estre propre à servir de nourriture au feu qui y est. Ce qui se confirme, parce qu'on void que les animaux qui n'ont point de poumons, n'ont aussy qu'une seule concavité dans le cœur, & que les enfans, qui n'en peuvent user pendant qu'ils sont renfermez au ventre de leurs meres, ont une ouverture par où il coule du sang de la vene cave en la concavité gauche du cœur, & un conduit par où il en vient de la vene arterieuse en la grande artere, sans passer par le poumon. Puis la coction, comment se feroit-elle en l'estomac, si le cœur n'y envoyoit de la chaleur par les arteres, & avec cela quelques unes des plus coulantes parties du sang, qui aydent à dissoudre les viandes qu'on y a mises? Et l'action qui convertist le suc de ces viandes en sang, n'est elle pas aysée à connoistre, si on considere qu'il se distile, en passant & repassant par le cœur, peutestre plus de cent ou deux cent fois en chasque jour? Et qu'a-t-on besoin d'autre chose, pour expliquer la nutrition, & la production des diverses humeurs qui sont dans le cors, sinon de dire que la force, dont le sang en se rarefiant passe du cœur vers les extremitez des arteres, fait que quelques unes de ses parties s'arestent entre celles des membres où elles se trouvent, & y prenent la place de quelques autres qu'elles en chassent; & que, selon la situation, ou la figure, ou la petitesse des pores qu'elles

rencontrent, les unes se vont rendre en certains lieux plutost que les autres, en mesme façon que chascun peut avoir vû divers cribles, qui, estant diversement percez, servent à separer divers grains les uns des autres? Et enfin ce qu'il y a de plus remarquable en tout cecy, c'est la generation des esprits animaux, qui sont comme un vent tres subtil ou plutost comme une flame tres pure & tres vive, qui, montant continuellement en grande abondance du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles, & donne le mouvement à tous les membres; sans qu'il faille imaginer d'autre cause, qui face que les parties du sang, qui, estant les plus agitées & les plus penetrantes, sont les plus propres à composer ces esprits, se vont rendre plutost vers le cerveau que vers ailleurs, sinon que les arteres, qui les y portent, sont celles qui vienent du cœur le plus en ligne droite de toutes, & que, selon les regles des Mechaniques, qui sont les mesmes que celles de la Nature, lorsque plusieurs choses tendent ensemble à se mouvoir vers un mesme costé, où il n'y a pas assez de place pour toutes, ainsi que les parties du sang qui sortent de la concavité gauche du cœur tendent vers le cerveau, les plus foibles & moins agitées en doivent estre détournées par les plus fortes, qui par ce moyen s'y vont rendre seules.

J'avois expliqué assez particulierement toutes ces choses, dans le traité que j'avois eu cy devant dessein de publier. Et en suite j'y avois monstré quelle doit estre la fabrique des nerfs & des muscles du cors humain, pour faire que les esprits animaux, estant dedans, ayent la force de mouvoir ses membres : ainsi qu'on voit que les testes, un peu aprés estre coupées, se remuent encore, & mordent la terre, nonobstant qu'elles ne soient plus animées; quels changemens se doivent faire dans le cerveau, pour causer la veille, & le sommeil, & les songes; comment la lumiere, les sons, les odeurs, les gouts, la chaleur, & toutes les autres qualitez des objets exterieurs y peuvent imprimer diverses idées, par l'entremise des sens; comment la faim, la soif, & les autres passions interieures, y peuvent aussy envoyer les leurs; ce qui doit y estre pris pour le sens commun, où ces idées sont receuës; pour la memoire qui les conserve; & pour la fantaisie, qui les peut diversement changer, & en composer de nouvelles, & par mesme moyen, distribuant les esprits animaux dans les muscles, faire mouvoir les membres de ce cors,

en autant de diverses façons, & autant à propos des objets qui se presentent à ses sens, & des passions interieures qui sont en luy, que les nostres se puissent mouvoir sans que la volonté les conduise. Ce qui ne semblera nullement estrange à ceux qui, sçachant combien de divers *automates,* ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pieces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des arteres, des venes, & de toutes les autres parties qui sont dans le cors de chasque animal, considereront ce cors comme une machine, qui, ayant esté faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, & a en soy des mouvemens plus admirables, qu'aucune de celles qui peuvent estre inventées par les hommes.

Et je m'estois icy particulierement aresté à faire voir que, s'il y avoit de telles machines, qui eussent les organes & la figure exterieure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnoistre qu'elles ne seroient pas en tout de mesme nature que ces animaux. Au lieu que, s'il y en avoit qui eussent la ressemblance de nos cors, & imitassent autant nos actions que moralement il seroit possible, nous aurions tousjours deux moyens tres certains, pour reconnoistre qu'elles ne seroient point pour cela de vrais hommes. Dont le premier est que jamais elles ne pourroient user de paroles ny d'autres signes, en les composant, comme nous faisons pour declarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profere des paroles, & mesme qu'elle en profere quelques unes à propos des actions corporelles qui causeront quelque changement en ses organes : comme, si on la touche en quelque endroit, qu'elle demande ce qu'on luy veut dire; si en un autre, qu'elle crie qu'on luy fait mal, & choses semblables. Mais non pas qu'elle les arrenge diversement, pour respondre au sens de tout ce qui se dira en sa presence, ainsi que les hommes les plus hebetez peuvent faire. Et le second est que, bien qu'elles fissent plusieurs choses aussy bien, ou peutestre mieux qu'aucun de nous, elles manqueroient infalliblement en quelques autres, par lesquelles on découvriroit qu'elles n'agiroient pas par connoissance, mais seulement par la disposition de leurs organes. Car, au lieu que la raison est un instrument universel, qui peut servir en toutes sortes de ren-

contres, ces organes ont besoin de quelque particuliere disposition pour chasque action particuliere; d'où vient qu'il est moralement impossible qu'il y en ait assez de divers en une machine, pour la faire agir en toutes les occurrences de la vie, de mesme façon que nostre raison nous fait agir.

Or, par ces deux mesmes moyens, on peut aussy connoistre la difference, qui est entre les hommes & les bestes. Car c'est une chose bien remarquable, qu'il n'y a point d'hommes si hebetez & si stupides, sans en excepter mesme les insensez, qu'ils ne soient capables d'arrenger ensemble diverses paroles, & d'en composer un discours par lequel ils facent entendre leurs pensées; & qu'au contraire, il n'y a point d'autre animal, tant parfait & tant heureusement né qu'il puisse estre, qui face le semblable. Ce qui n'arrive pas de ce qu'ils ont faute d'organes, car on voit que les pies & les perroquets peuvent proferer des paroles ainsi que nous, & toutefois ne peuvent parler ainsi que nous, c'est à dire, en tesmoignant qu'ils pensent ce qu'ils disent; au lieu que les hommes qui, estans nés sours & muets, sont privez des organes qui servent aux autres pour parler, autant ou plus que les bestes, ont coustume d'inventer d'eux mesmes quelques signes, par lesquels ils se font entendre à ceux qui, estans ordinairement avec eux, ont loysir d'apprendre leur langue. Et cecy ne tesmoigne pas seulement que les bestes ont moins de raison que les hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout. Car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour sçavoir parler; & d'autant qu'on remarque de l'inesgalité entre les animaux d'une mesme espece, aussy bien qu'entre les hommes, & que les uns sont plus aysez à dresser que les autres, il n'est pas croyable qu'un singe ou un perroquet, qui seroit des plus parfaits de son espece, n'égalast en cela un enfant des plus stupides, ou du moins un enfant qui auroit le cerveau troublé, si leur ame n'estoit d'une nature du tout differente de la nostre. Et on ne doit pas confondre les paroles avec les mouvemens naturels, qui tesmoignent les passions, & peuvent estre imitez par des machines aussy bien que par les animaux; ny penser, comme quelques Anciens, que les bestes parlent, bien que nous n'entendions pas leur langage : car s'il estoit vray, puisqu'elles ont plusieurs organes qui se rapportent aux nostres, elles pourroient aussy bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables.

C'est aussy une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui tesmoignent plus d'industrie que nous en quelques unes de leurs actions, on voit toutefois que les mesmes n'en tesmoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit; car, à ce conte, ils en auroient plus qu'aucun de nous, & feroient mieux en toute autre chose; mais plutost qu'ils n'en ont point, & que c'est la Nature qui agist en eux, selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'un horologe, qui n'est composé que de rouës & de ressors, peut conter les heures, & mesurer le tems, plus justement que nous avec toute nostre prudence.

J'avois descrit, aprés cela, l'ame raisonnable, & fait voir qu'elle ne peut aucunement estre tirée de la puissance de la matiere, ainsi que les autres choses dont j'avois parlé, mais qu'elle doit expressement estre creée. Et comment il ne suffit pas qu'elle soit logée dans le cors humain, ainsi qu'un pilote en son navire, sinon peutestre pour mouvoir ses membres, mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe & unie plus estroitement avec luy, pour avoir, outre cela, des sentimens & des appetits semblables aux nostres, & ainsi composer un vray homme. Au reste, je me suis icy un peu estendu sur le sujet de l'ame, à cause qu'il est des plus importans. Car, aprés l'erreur de ceux qui nient Dieu, laquelle je pense avoir cy dessus assez refutée, il n'y en a point qui esloigne plutost les esprits foibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'ame des bestes soit de mesme nature que la nostre, & que, par consequent, nous n'avons rien à craindre, ny à esperer, aprés cete vie, non plus que les mousches & les fourmis. Au lieu que, lorsqu'on sçait combien elles different, on comprent beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nostre est d'une nature entierement independante du cors, & par consequent qu'elle n'est point sujette à mourir avec luy : puis, d'autant qu'on ne voit point d'autres causes qui la destruisent, on est naturellement porté à juger de là qu'elle est immortelle.

SIXIÈME PARTIE

Or, il y a maintenant trois ans que j'estois parvenu à la fin du traité qui contient toutes ces choses, & que je commençois à le revoir, affin de le mettre entre les mains d'un imprimeur, lorsque j'appris que des personnes à qui je defere, & dont l'authorité ne

peut gueres moins sur mes actions, que ma propre raison sur mes pensées, avoient desapprouvé une opinion de Physique, publiée un peu auparavant par quelque autre, de laquelle je ne veux pas dire que je fusse, mais bien que je n'y avois rien remarqué, avant leur censure, que je pusse imaginer estre prejudiciable ny à la Religion ny à l'Estat, ny, par consequent, qui m'eust empesché de l'escrire, si la raison me l'eust persuadée, & que cela me fit craindre qu'il ne s'en trouvast tout de mesme quelqu'une entre les mienes, en laquelle je me fusse mépris, nonobstant le grand soin que j'ay tousjours eu de n'en point recevoir de nouvelles en ma creance, dont je n'eusse des demonstrations tres certaines, & de n'en point escrire, qui pussent tourner au desavantage de personne. Ce qui a esté suffisant pour m'obliger à changer la resolution que j'avois euë de les publier. Car, encore que les raisons, pour lesquelles je l'avois prise auparavant, fussent tres fortes, mon inclination, qui m'a tousjours fait haïr le mestier de faire des livres, m'en fit incontinent trouver assez d'autres pour m'en excuser. Et ces raisons de part & d'autre sont telles, que non seulement j'ay icy quelque interest de les dire, mais peut-estre aussy que le public en a de les sçavoir.

Je n'ay jamais fait beaucoup d'estat des choses qui venoient de mon esprit, & pendant que je n'ay receilly d'autres fruits de la methode dont je me sers, sinon que je me suis satisfait, touchant quelques difficultez qui apartienent aux sciences speculatives, ou bien que j'ay tasché de regler mes meurs par les raisons qu'elle m'enseignoit, je n'ay point creu estre obligé d'en rien escrire. Car, pour ce qui touche les meurs, chascun abonde si fort en son sens, qu'il se pourroit trouver autant de reformateurs que de testes, s'il estoit permis à d'autres qu'à ceux que Dieu a establis pour souverains sur ses peuples, ou bien ausquels il a donné assez de grace & de zele pour estre prophetes, d'entreprendre d'y rien changer; & bien que mes speculations me pleussent fort, j'ay creu que les autres en avoient aussy, qui leur plaisoient peut-estre davantage. Mais, sitost que j'ay eu acquis quelques notions generales touchant la Physique, & que, commençant à les esprouver en diverses difficultez particulieres, j'ay remarqué jusques où elles peuvent conduire, & combien elles different des principes dont on s'est servi jusques à present, j'ay creu que je ne pouvois les tenir cachées,

sans pecher grandement contre la loy qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien general de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connoissances qui soient fort utiles à la vie, & qu'au lieu de cete Philosophie speculative, qu'on enseigne dans les escholes, on en peut trouver une pratique, par laquelle connoissant la force & les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, & de tous les autres cors qui nous environnent, aussy distinctement que nous connoissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en mesme façon à tous les usages ausquels ils sont propres, & ainsi nous rendre comme maistres & possesseurs de la Nature. Ce qui n'est pas seulement à desirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feroient qu'on jouiroit, sans aucune peine, des fruits de la terre & de toutes les commoditez qui s'y trouvent, mais principalement aussy pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien, & le fondement de tous les autres biens de cete vie. Car mesme l'esprit depend si fort du temperament, & de la disposition des organes du cors, que s'il est possible de trouver quelque moyen, qui rende communement les hommes plus sages & plus habiles qu'ils n'ont esté jusques icy, je croy que c'est dans la Medecine qu'on doit le chercher. Il est vray que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable. Mais, sans que j'aye aucun dessein de la mespriser, je m'assure qu'il n'y a personne, mesme de ceux qui en font profession, qui n'avouë que tout ce qu'on y sçait n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à y sçavoir, & qu'on se pourroit exemter d'une infinité de maladies, tant du cors que de l'esprit, & mesme aussy peutestre de l'affoiblissement de la vieillesse, si on avoit assez de connoissance de leurs causes, & de tous les remedes dont la Nature nous a pourveus. Or, ayant dessein d'employer toute ma vie à la recherche d'une science si necessaire, & ayant rencontré un chemin qui me semble tel qu'on doit infalliblement la trouver en le suivant, si ce n'est qu'on en soit empesché, ou par la brieveté de la vie, ou par le defaut des experiences, je jugeois qu'il n'y avoit point de meilleur remede contre ces deux empeschemens, que de communiquer fidellement au public tout le peu que j'aurois trouvé, & de convier les bons esprits à tascher de passer plus outre, en contribuant, chascun

selon son inclination & son pouvoir, aux experiences qu'il faudroit faire, & communiquant aussy au public toutes les choses qu'ils apprendroient, affin que les derniers commençeant où les precedens auroient achevé, & ainsi joignant les vies & les travaux de plusieurs, nous allassions tous ensemble beaucoup plus loin, que chascun en particulier ne sçauroit faire.

Mesme je remarquois, touchant les experiences, qu'elles sont d'autant plus necessaires, qu'on est plus avancé en connoissance. Car, pour le commencement, il vaut mieux ne se servir que de celles qui se presentent d'elles mesmes à nos sens, & que nous ne sçaurions ignorer, pourvû que nous y facions tant soit peu de reflexion, que d'en chercher de plus rares & estudiées. Dont la raison est que ces plus rares trompent souvent, lorsqu'on ne sçait pas encore les causes des plus communes, & que les circonstances dont elles dependent sont quasi tousjours si particulieres & si petites, qu'il est tres malaysé de les remarquer. Mais l'ordre que j'ay tenu en cecy a esté tel : Premierement, j'ay tasché de trouver en general les Principes, ou Premieres Causes, de tout ce qui est, ou qui peut estre, dans le monde, sans rien considerer, pour cet effect, que Dieu seul, qui l'a creé, ny les tirer d'ailleurs que de certaines semences de Veritez qui sont naturellement en nos ames. Aprés cela, j'ay examiné quels estoient les premiers & plus ordinaires effets qu'on pouvoit deduire de ces causes : & il me semble que, par là, j'ay trouvé des Cieux, des Astres, une Terre, & mesme, sur la terre, de l'Eau, de l'Air, du Feu, des Mineraux, & quelques autres telles choses, qui sont les plus communes de toutes & les plus simples, & par consequent les plus aysées à connoistre. Puis, lorsque j'ay voulu descendre à celles qui estoient plus particulieres, il s'en est tant presenté à moy de diverses, que je n'ay pas creu qu'il fust possible à l'esprit humain de distinguer les formes ou especes de cors qui sont sur la terre, d'une infinité d'autres qui pourroient y estre, si c'eust esté le vouloir de Dieu de les y mettre, ny, par consequent, de les rapporter à nostre usage, si ce n'est qu'on viene au devant des causes par les effets, & qu'on se serve de plusieurs experiences particulieres. En suite de quoy, repassant mon esprit sur tous les objets qui s'estoient jamais presentez à mes sens, j'ose bien dire que je n'y ay remarqué aucune chose que je ne peusse assez

commodement expliquer par les principes que j'avois trouvez. Mais il faut aussy que j'avouë que la puissance de la Nature est si ample & si vaste, & que ces principes sont si simples & si generaux, que je ne remarque quasi plus aucun effect particulier, que d'abord je ne connoisse qu'il peut en estre deduit en plusieurs diverses façons, & que ma plus grande difficulté est d'ordinaire de trouver en laquelle de ces façons il en depend. Car à cela je ne sçay point d'autre expedient que de chercher derechef quelques experiences, qui soient telles, que leur evenement ne soit pas le mesme, si c'est en l'une de ces façons qu'on doit l'expliquer, que si c'est en l'autre. Au reste, j'en suis maintenant là, que je voy, ce me semble, assez bien de quel biaiz on se doit prendre à faire la plus part de celles qui peuvent servir à cet effect. Mais je voy aussy qu'elles sont telles, & en si grand nombre, que ny mes mains, ny mon revenu, bien que j'en eusse mille fois plus que je n'en ay, ne sçauroient suffire pour toutes. En sorte que, selon que j'auray desormais la commodité d'en faire plus ou moins, j'avanceray aussy plus ou moins en la connoissance de la Nature. Ce que je me promettois de faire connoistre, par le traité que j'avois escrit, & d'y monstrer si clairement l'utilité que le public en peut recevoir, que j'obligerois tous ceux qui desirent en general le bien des hommes, c'est à dire, tous ceux qui sont en effect vertueux, & non point par faux semblant, ny seulement par opinion, tant à me communiquer celles qu'ils ont desjà faites, qu'à m'ayder en la recherche de celles qui restent à faire.

Mais j'ay eu, depuis ce tems là, d'autres raisons qui m'ont fait changer d'opinion, & penser que je devois veritablement continuër d'escrire toutes les choses que je jugerois de quelque importance, à mesure que j'en découvrirois la verité, & y apporter le mesme soin que si je les voulois faire imprimer : tant affin d'avoir d'autant plus d'occasion de les bien examiner, comme sans doute on regarde tousjours de plus prés à ce qu'on croit devoir estre veu par plusieurs, qu'à ce qu'on ne fait que pour soy mesme, & souvent les choses, qui m'ont semblé vrayes lorsque j'ay commencé à les concevoir, m'ont parû fausses, lorsque je les ay voulu mettre sur le papier; qu'affin de ne perdre aucune occasion de profiter au public, si j'en suis capable, & que, si mes escrits valent quelque chose, ceux qui les auront aprés ma mort, en puissent user, ainsi qu'il sera

le plus à propos. Mais que je ne devois aucunement consentir qu'ils fussent publiez pendant ma vie, affin que ny les oppositions & controverses ausquelles ils seroient peutestre sujets, ny mesme la reputation telle quelle, qu'ils me pourroient acquerir, ne me donnassent aucune occasion de perdre le tems que j'ay dessein d'employer à m'instruire. Car, bien que il soit vray que chasque homme est obligé de procurer, autant qu'il est en luy, le bien des autres, & que c'est proprement ne valoir rien que de n'estre utile à personne, toutefois il est vray aussy que nos soins se doivent estendre plus loin que le tems present, & qu'il est bon d'omettre les choses qui apporteroient peutestre quelque profit à ceux qui vivent, lorsque c'est à dessein d'en faire d'autres qui en apportent d'avantage à nos neveux. Comme, en effect, je veux bien qu'on sçache que le peu que j'ay appris jusques icy, n'est presque rien, à comparaison de ce que j'ignore, & que je ne desespere pas de pouvoir apprendre. Car c'est quasi le mesme de ceux qui découvrent peu à peu la verité dans les sciences, que de ceux qui, commençeant à devenir riches, ont moins de peine à faire de grandes acquisitions, qu'ils n'ont eu auparavant, estant plus pauvres, à en faire de beaucoup moindres. Ou bien on peut les comparer aux chefs d'armée, dont les forces ont coustume de croistre à proportion de leurs victoires, & qui ont besoin de plus de conduite, pour se maintenir aprés la perte d'une bataille, qu'ils n'ont, aprés l'avoir gaignée, à prendre des villes & des provinces. Car c'est veritablement donner des batailles, que de tascher à vaincre toutes les difficultez & les erreurs, qui nous empeschent de parvenir à la connoissance de la verité; & c'est en perdre une, que de recevoir quelque fausse opinion, touchant une matiere un peu generale & importante. Il faut, aprés, beaucoup plus d'adresse, pour se remettre au mesme estat qu'on estoit auparavant, qu'il ne faut à faire de grans progrés, lorsqu'on a desjà des principes qui sont assurez. Pour moy, si j'ay cy devant trouvé quelques veritez dans les sciences (& j'espere que les choses qui sont contenuës en ce volume feront juger que j'en ay trouvé quelques unes) je puis dire que ce ne sont que des suites & des dependances de cinq ou six principales difficultez que j'ay surmontées, & que je conte pour autant de batailles où j'ay eu l'heur de mon costé. Mesme je ne craindray pas de dire, que je pense n'avoir plus besoin d'en gaigner

que deux ou trois autres semblables, pour venir entierement à bout de mes desseins; & que mon aage n'est point si avancé que, selon le cours ordinaire de la Nature, je ne puisse encore avoir assez de loysir pour cet effect. Mais je croy estre d'autant plus obligé à ménager le tems qui me reste, que j'ay plus d'esperance de le pouvoir bien employer; et j'aurois sans doute plusieurs occasions de le perdre, si je publiois les fondemens de ma Physique. Car, encore qu'ils soient presque tous si evidens qu'il ne faut que les entendre pour les croire, & qu'il n'y en ait aucun dont je ne pense pouvoir donner des demonstrations; toutefois, à cause qu'il est impossible qu'il soient accordans avec toutes les diverses opinions des autres hommes, je prevoy que je serois souvent diverti par les oppositions qu'ils feroient naistre.

On peut dire que ces oppositions seroient utiles, tant affin de me faire connoistre mes fautes, qu'affin que, si j'avois quelque chose de bon, les autres en eussent par ce moyen plus d'intelligence, &, comme plusieurs peuvent plus voir qu'un homme seul, que commenceant des maintenant à s'en servir, ils m'aydassent aussy de leurs inventions. Mais, encore que je me reconnoisse extremement sujet à faillir, & que je ne me fie quasi jamais aux premieres pensées qui me vienent, toutefois l'experience que j'ay des objections qu'on me peut faire, m'empesche d'en esperer aucun profit : car j'ay desjà souvent esprouvé les jugemens, tant de ceux que j'ay tenus pour mes amis, que de quelques autres à qui je pensois estre indifferent, & mesme aussy de quelques uns dont je sçavois que la malignité & l'envie tascheroient assez à découvrir ce que l'affection cacheroit à mes amis. Mais il est rarement arrivé qu'on m'ayt objecté quelque chose que je n'eusse point du tout preveuë, si ce n'est qu'elle fust fort éloignée de mon sujet. En sorte que je n'ay quasi jamais rencontré aucun censeur de mes opinions, qui ne me semblast ou moins rigoureux, ou moins equitable, que moy mesme. Et je n'ay jamais remarqué non plus que par le moyen des disputes qui se pratiquent dans les Escholes, on ait découvert aucune verité qu'on ignorast auparavant. Car pendant que chascun tasche de vaincre, on s'exerce bien plus à faire valoir la vraysemblance, qu'à peser les raisons de part & d'autre. Et ceux qui ont esté long tems bons avocats, ne sont pas pour cela, par aprés, meilleurs juges.

Pour l'utilité que les autres recevroient de la communication de mes pensées, elle ne pourroit aussy estre fort grande, d'autant que je ne les ay point encore conduites si loin, qu'il ne soit besoin d'y ajouster beaucoup de choses, avant que de les appliquer à l'usage. Et je pense pouvoir dire sans vanité que, s'il y a quelqu'un qui en soit capable, ce doit estre plutost moy qu'aucun autre. Non pas qu'il ne puisse y avoir au monde plusieurs esprits incomparablement meilleurs que le mien; mais pource qu'on ne sçauroit si bien concevoir une chose, & la rendre siene, lorsqu'on l'apprent de quelque autre, que lorsqu'on l'invente soy mesme. Ce qui est si veritable, en cete matiere, que, bien que j'aye souvent expliqué quelques unes de mes opinions à des personnes de tres bon esprit, & qui, pendant que je leur parlois, sembloient les entendre fort distinctement, toutefois lorsqu'ils les ont redites, j'ay remarqué qu'ils les ont changées presque tousjours en telle sorte que je ne les pouvois plus avouër pour mienes. A l'occasion de quoy je suis bien ayse de prier icy nos neveux, de ne croire jamais que les choses qu'on leur dira vienent de moy, lorsque je ne les auray point moy mesme divulguées. Et je ne m'estonne aucunement des extravagances qu'on attribue à tous ces anciens Philosophes dont nous n'avons point les escrits, ny ne juge pas, pour cela, que leurs pensées ayent esté fort deraisonnables, veu qu'ils estoient des meilleurs esprits de leurs tems, mais seulement qu'on nous les a mal rapportées. Comme on voit aussy que presque jamais il n'est arrivé qu'aucun de leurs sectateurs les ait surpassez; & je m'assure que les plus passionnez de ceux qui suivent maintenant Aristote, se croyroient heureux, s'ils avoient autant de connoissance de la Nature qu'il en a eu, encore mesme que ce fust à condition qu'ils n'en auroient jamais davantage. Ils sont comme le lierre, qui ne tend point à monter plus haut que les arbres qui le soutienent, & mesme souvent qui redescend aprés qu'il est parvenu jusques à leur faiste. Car il me semble aussy que ceux là redescendent, c'est à dire, se rendent en quelque façon moins sçavans que s'ils s'abstenoient d'estudier, lesquels, non contens de sçavoir tout ce qui est intelligiblement expliqué dans leur Autheur, veulent, outre cela, y trouver la solution de plusieurs difficultez, dont il ne dit rien & ausquelles il n'a peutestre jamais pensé. Toutefois, leur façon de philosopher est

fort commode, pour ceux qui n'ont que des esprits fort mediocres : car l'obscurité des distinctions & des principes dont ils se servent est cause qu'ils peuvent parler de toutes choses aussy hardiment que s'ils les sçavoient, & soustenir tout ce qu'ils en disent contre les plus subtils & les plus habiles, sans qu'on ait moyen de les convaincre. En quoy ils me semblent pareils à un aveugle, qui, pour se battre sans desavantage contre un qui voit, l'auroit fait venir dans le fonds de quelque cave fort obscure. Et je puis dire que ceux cy ont interest que je m'abstiene de publier les principes de la Philosophie dont je me sers : car estans tres simples & tres evidens, comme ils sont, je ferois quasi le mesme en les publiant, que si j'ouvrois quelques fenetres, & faisois entrer du jour dans cete cave, où ils sont descendus pour se battre. Mais mesme les meilleurs esprits n'ont pas occasion de souhaiter de les connoistre : car s'ils veulent sçavoir parler de toutes choses, & acquerir la reputation d'estre doctes, ils y parviendront plus aysement en se contentant de la vraysemblance, qui peut estre trouvée sans grande peine en toutes sortes de matieres, qu'en cherchant la verité, qui ne se découvre que peu à peu en quelques unes, & qui, lorsqu'il est question de parler des autres, oblige à confesser franchement qu'on les ignore. Que s'ils preferent la connoissance de quelque peu de veritez à la vanité de paroistre n'ignorer rien, comme sans doute elle est bien preferable, & qu'ils vueillent suivre un dessein semblable au mien, ils n'ont pas besoin, pour cela, que je leur die rien davantage que ce que j'ay desja dit en ce discours. Car, s'ils sont capables de passer plus outre que je n'ay fait, ils le seront aussy, à plus forte raison, de trouver d'eux mesmes tout ce que je pense avoir trouvé. D'autant que, n'ayant jamais rien examiné que par ordre, il est certain que ce qui me reste encore à découvrir est de soy plus difficile & plus caché que ce que j'ay pû cy devant rencontrer, & ils auroient bien moins de plaisir à l'apprendre de moy que d'eux mesmes. Outre que l'habitude qu'ils acquerront, en cherchant premierement des choses faciles, & passant peu à peu par degrez à d'autres plus difficiles, leur servira plus que toutes mes instructions ne sçauroient faire. Comme pour moy, je me persuade que, si on m'eust enseigné, dés ma jeunesse, toutes les veritez dont j'ay cherché depuis les demonstrations, & que je n'eusse eu aucune peine à les apprendre, je n'en

aurois peutestre jamais sceu aucunes autres, & du moins que jamais je n'aurois acquis l'habitude & la facilité, que je pense avoir, d'en trouver tousjours de nouvelles, à mesure que je m'applique à les chercher. Et en un mot, s'il y a au monde quelque ouvrage, qui ne puisse estre si bien achevé par aucun autre, que par le mesme qui l'a commencé, c'est celuy auquel je travaille.

Il est vray que, pour ce qui est des experiences qui peuvent y servir, un homme seul ne sçauroit suffire à les faire toutes. Mais il n'y sçauroit aussy employer utilement d'autres mains que les sienes, sinon celles des artisans, ou telles gens qu'il pourroit payer, & à qui l'esperance du gain, qui est un moyen tres efficace, feroit faire exactement toutes les choses qu'il leur prescriroit. Car, pour les volontaires, qui, par curiosité ou desir d'apprendre, s'offriroient peutestre de luy ayder, outre qu'ils ont pour l'ordinaire plus de promesses que d'effect, & qu'ils ne font que de belles propositions dont aucune jamais ne reüssit, ils voudroient infalliblement estre payez par l'explication de quelques difficultez, ou du moins par des complimens & des entretiens inutiles, qui ne luy sçauroient couster si peu de son tems qu'il n'y perdist. Et pour les experiences que les autres ont desja faites, quand bien mesme ils les luy voudroient communiquer, ce que ceux qui les nomment des secrets ne feroient jamais, elles sont, pour la plus part, composées de tant de circonstances, ou d'ingrediens superflus, qu'il luy seroit tres malaysé d'en déchiffrer la verité. Outre qu'il les trouveroit presque toutes si mal expliquées, ou mesme si fausses, à cause que ceux qui les ont faites se sont efforcez de les faire paroistre conformes à leurs principes, que, s'il y en avoit quelques unes qui luy servissent, elles ne pourroient derechef valoir le tems qu'il luy faudroit employer à les choisir. De façon que, s'il y avoit au monde quelqu'un, qu'on sceust assurement estre capable de trouver les plus grandes choses, & les plus utiles au public qui puissent estre, & que, pour cete cause, les autres hommes s'efforçassent, par tous moyens, de l'ayder à venir à bout de ses desseins, je ne voy pas qu'ils peussent autre chose pour luy, sinon fournir aux frais des experiences dont il auroit besoin, & du reste empescher que son loisir ne luy fust osté par l'importunité de personne. Mais, outre que je ne presume pas tant de moy mesme, que de vouloir rien promettre d'extrordinaire, ny ne me repais

point de pensées si vaines, que de m'imaginer que le public se doive beaucoup interesser en mes desseins, je n'ay pas aussy l'ame si basse, que je voulusse accepter de qui que ce fust aucune faveur, qu'on pust croyre que je n'aurois pas meritée.

Toutes ces considerations jointes ensemble furent cause, il y a trois ans, que je ne voulu point divulguer le traité que j'avois entre les mains, & mesme que je fus en resolution de n'en faire voir aucun autre pendant ma vie, qui fust si general, ny duquel on pust entendre les fondemens de ma Physique. Mais il y a eu depuis derechef deux autres raisons, qui m'ont obligé à mettre icy quelques essais particuliers, & à rendre au public quelque compte de mes actions & de mes desseins. La premiere est que, si j'y manquois, plusieurs, qui ont sceu l'intention que j'avois euë cy devant de faire imprimer quelques escrits, pourroient s'imaginer que les causes pour lesquelles je m'en abstiens seroient plus à mon desavantage qu'elles ne sont. Car, bien que je n'ayme pas la gloire par excés, ou mesme, si je l'ose dire, que je la haïsse, en tant que je la juge contraire au repos, lequel j'estime sur toutes choses, toutefois aussy je n'ay jamais tasché de cacher mes actions comme des crimes, ny n'ay usé de beaucoup de precautions pour estre inconnu; tant à cause que j'eusse creu me faire tort, qu'à cause que cela m'auroit donné quelque espece d'inquietude, qui eust derechef esté contraire au parfait repos d'esprit que je cherche. Et pourceque, m'estant tousjours ainsi tenu indifferent entre le soin d'estre connu ou ne l'estre pas, je n'ay pû empescher que je n'acquisse quelque sorte de reputation, j'ay pensé que je devois faire mon mieux pour m'exempter au moins de l'avoir mauvaise. L'autre raison qui m'a obligé à escrire cecy, est que, voyant tous les jours de plus en plus le retardement que souffre le dessein que j'ay de m'instruire, à cause d'une infinité d'expériences dont j'ay besoin, & qu'il est impossible que je face sans l'ayde d'autruy, bien que je ne me flatte pas tant que d'esperer que le public prene grande part en mes interests, toutefois je ne veux pas aussy me defaillir tant à moy-mesme, que de donner sujet à ceux qui me survivront de me reprocher quelque jour, que j'eusse pû leur laisser plusieurs choses beaucoup meilleures que je n'auray fait, si je n'eusse point trop negligé de leur faire entendre en quoy ils pouvoient contribuer à mes desseins.

Et j'ay pensé qu'il m'estoit aysé de choisir quelques matieres, qui, sans estre sujetes à beaucoup de controverses, ny m'obliger à declarer d'avantage de mes principes que je ne desire, ne lairroient pas de faire voir assez clairement ce que je puis, ou ne puis pas, dans les sciences. En quoy je ne sçaurois dire si j'ay reussi, & je ne veux point prevenir les jugemens de personne, en parlant moy-mesme de mes escrits. Mais je seray bien ayse qu'on les examine, & affin qu'on en ait d'autant plus d'occasion, je supplie tous ceux qui auront quelques objections à y faire, de prendre la peine de les envoyer à mon libraire, par lequel en estant averti, je tascheray d'y joindre ma response en mesme tems; & par ce moyen les lecteurs, voyant ensemble l'un & l'autre, jugeront d'autant plus aysement de la verité. Car je ne promets pas d'y faire jamais de longues responses, mais seulement d'avouër mes fautes fort franchement, si je les connois, ou bien, si je ne les puis apercevoir, de dire simplement ce que je croyray estre requis, pour la defence des choses que j'ay escrites, sans y adjouster l'explication d'aucune nouvelle matiere, affin de ne me pas engager sans fin de l'une en l'autre.

Que si quelques unes de celles dont j'ay parlé, au commencement de la Dioptrique & des Meteores, chocquent d'abord, à cause que je les nomme des suppositions, & que je ne semble pas avoir envie de les prouver, qu'on ait la patience de lire le tout avec attention, & j'espere qu'on s'en trouvera satisfait. Car il me semble que les raisons s'y entresuivent en telle sorte que, comme les dernieres sont demonstrées par les premieres qui sont leurs causes, ces premieres le sont reciproquement par les dernieres qui sont leurs effets. Et on ne doit pas imaginer que je commette en cecy la faute que les Logiciens nomment un cercle; car l'experience rendant la plus part de ces effets tres certains, les causes dont je les deduits ne servent pas tant à les prouver qu'à les expliquer; mais, tout au contraire, ce sont elles qui sont prouvées par eux. Et je ne les ay nommées des suppositions, qu'affin qu'on sçache que je pense les pouvoir deduire de ces premieres veritez que j'ay cy dessus expliquées, mais que j'ay voulu expressement ne le pas faire, pour empescher que certains esprits, qui s'imaginent qu'ils sçavent en un jour tout ce qu'un autre a pensé en vingt années, si tost qu'il leur en a seulement dit deux ou trois mots, & qui sont d'autant plus sujets à faillir,

& moins capables de la verité, qu'ils sont plus penetrans & plus vifs, ne puissent de là prendre occasion de bastir quelque Philosophie extravagante sur ce qu'ils croyront estre mes principes, & qu'on m'en attribue la faute. Car, pour les opinions qui sont toutes mienes, je ne les excuse point comme nouvelles, d'autant que, si on en considere bien les raisons, je m'assure qu'on les trouvera si simples, & si conformes au sens commun, qu'elles sembleront moins extrordinaires, & moins estranges, qu'aucunes autres qu'on puisse avoir sur mesmes sujets. Et je ne me vante point aussy d'estre le premier Inventeur d'aucunes, mais bien que je ne les ay jamais receuës, ny pource qu'elles avoient esté dites par d'autres, ny pource qu'elles ne l'avoient point esté, mais seulement pource que la raison me les a persuadées.

Que si les artisans ne peuvent si tost executer l'invention qui est expliquée en la Dioptrique, je ne croy pas qu'on puisse dire, pour cela, qu'elle soit mauvaise. Car, d'autant qu'il faut de l'adresse & de l'habitude, pour faire & pour ajuster les machines que j'ay descrites, sans qu'il y manque aucune circonstance, je ne m'estonnerois pas moins s'ils rencontroient du premier coup, que si quelqu'un pouvoit apprendre en un jour à jouer du luth excellemment, par cela seul qu'on luy auroit donné de la tablature qui seroit bonne. Et si j'escris en François, qui est la langue de mon païs, plutost qu'en Latin, qui est celle de mes Precepteurs, c'est à cause que j'espere que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions, que ceux qui ne croyent qu'aux livres anciens. Et pour ceux qui joignent le bon sens avec l'estude, lesquels seuls je souhaite pour mes juges, ils ne seront point, je m'asseure, si partiaux pour le Latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons, pource que je les explique en langue vulgaire.

Au reste, je ne veux point parler icy, en particulier, des progrés que j'ay esperance de faire à l'avenir dans les sciences, ny m'engager envers le public d'aucune promesse, que je ne sois pas assuré d'accomplir. Mais je diray seulement que j'ay resolu de n'employer le tems qui me reste à vivre, à autre chose qu'à tascher d'acquerir quelque connoissance de la Nature, qui soit telle, qu'on en puisse tirer des regles pour la Medecine, plus assurées que celles

qu'on a euës jusques à present; & que mon inclination m'esloigne si fort de toute sorte d'autres desseins, principalement de ceux qui ne sçauroient estre utiles aux uns qu'en nuisant aux autres, que, si quelques occasions me contraignoient de m'y employer, je ne croy point que je fusse capable d'y reussir. De quoy je fais icy une declaration, que je sçay bien ne pouvoir servir à me rendre considerable dans le monde; mais aussy n'ay je aucunement envie de l'estre. Et je me tiendray tousjours plus obligé à ceux, par la faveur desquels je jouiray sans empeschement de mon loisir, que je ne serois à ceux qui m'offriroient les plus honorables emplois de la terre.

CETTE ÉDITION
DU
DISCOURS DE LA MÉTHODE
ORNÉE PAR GUY DOLLIAN, A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER
PAR DARANTIERE DE DIJON, LE 25 AOUT 1921.
ELLE COMPREND CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SAVOIR : DIX EXEMPLAIRES
SUR VIEUX JAPON MARQUÉS DE 1 A 10;
CENT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER
D'AUVERGNE MARQUÉS DE 11 A 150;
IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN DE VAN GELDER, MARQUÉS DE *A*
A *J* ET RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE
LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE.

EXEMPLAIRE NUMÉRO : 112

Philos
D445d.2

Descartes, René
Discours de la méthode pour bien conduire
sa raison et chercher la vérite dans les

202402

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU